STANISLAS RZEWUSKI

Le Justicier

DRAME

EN SIX ACTES ET SEPT TABLEAUX

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1893

Le Justicier

DRAME

EN SIX ACTES ET SEPT TABLEAUX

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le *théâtre de l'Ambigu*, le 27 avril 1892.

DU MÊME AUTEUR

Le comte Witold, pièce en 3 actes (*Théâtre-Libre*).
L'Impératrice Faustine, drame en 5 actes (*Porte-Saint-Martin*).
Alfredine, roman. 1 vol.
Le Doute, roman. 1 vol.
Etudes Littéraires, 1 vol.

EN PRÉPARATION :

Essai de philosophie néo-kantienne.
Trahison, drame en 3 actes.
Déborah, roman.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — Pichat et Pepin.

Le Justicier

DRAME

EN SIX ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR

LE COMTE STANISLAS RZEWUSKI

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1893

PERSONNAGES

ANDRÉ DE MORA	MM.	Pouctal.
PHILIPPE DE MORA.		Desjardins.
EVRARD		Lérand.
EMILE LOUSTEAU.		Gravier.
DE GRANDCHAMPS		Rohdé.
RODOLPHE		Francisque.
MONTMORAC		Maurice Dupuis.
VERNIER		Avelot.
NICOLAIEW.		Ledard.
GODICHARD.		Vavasseur.
LORD PENDENNIS		Chevalier.
HOFFMANN		Gaudy.
PREMIER GOMMEUX. . . .		Dannequin.
DEUXIÈME GOMMEUX . . .		Bacquié.
PREMIER CROUPIER		Martin.
DEUXIÈME CROUPIER. . .		Noblet.
UN GARÇON.		Drapier.
UN FONCTIONNAIRE. . . .		Blanchard.
LÉOPOLD		Paulin.
UN MÉDECIN.		Digard.
LA PRINCESSE LOUISE. . .	Mmes	Aimée Tessandier.
ESTHER VANDERGOLD . .	}	Alice Lody.
OLYMPE RIVAL.	}	Alice Lody.
Mme GÉRARD		Descorval.
PREMIÈRE JOUEUSE. . . .		Lévy Leclerc.
DEUXIÈME JOUEUSE . . .		Charlier.
LA PETITE CÉCILE.		La Petite Parfait.

LE

JUSTICIER

ACTE PREMIER

La Débâcle.

Un salon, chez le prince de Mora ; porte au fond, donnant sur un autre salon ; portes à droite et à gauche ; pan coupé.

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, DE GRANDCHAMPS.

LA PRINCESSE.

Mon Dieu ! que faire ? que devenir ?

GRANDCHAMPS.

Calmez-vous, madame... rien n'est encore perdu, je l'espère.

LA PRINCESSE.

Je vous en prie, monsieur de Grandchamps, ne me parlez plus de ces calomnies ineptes.

GRANDCHAMPS.

Si les faits, auxquels je fais allusion, n'ont aucun fondement, pourquoi avez-vous écrit, ce matin, des lettres éplorées à toutes vos amies, qui n'ont même pas daigné vous répondre sans doute ? Pourquoi, ce soir même, avez-vous demandé les soixante mille francs qui sont indispensables pour sauver l'honneur, peut-être la vie du prince Philippe, d'abord à votre cousine Thaida, votre ancienne ennemie, enfin à ce grossier parvenu, à ce baron Vandergold, dont la présence, dans notre monde, m'a toujours révolté.

LA PRINCESSE.

Monsieur de Grandchamps, je vous en supplie...

GRANDCHAMPS.

Vous n'avez pas songé, sans doute, à l'imprudence de pareilles démarches. Vous ne vous êtes pas dit que cette recherche désespérée d'une somme équivalente à celle que votre mari a perdue, hier au soir ; que toute votre conduite semble confirmer les bruits injurieux qui circulent.

LA PRINCESSE.

Et si tout cela est vrai pourtant ? Si la honte, le déshonneur, une catastrophe irréparable nous menace, ne dois-je point me résoudre à toutes les tentatives possibles ?

GRANDCHAMPS.

Certes, et, aujourd'hui, plus que jamais, j'admire votre courage et votre dévouement. Mais pourquoi vous adresser tout d'abord à ceux dont l'égoïsme et la méchanceté vous sont connus, et dont la sottise haineuse se réjouira sûrement de votre infortune, de vos inquiétudes mortelles, de l'angoisse que vous tentez vainement de dissimuler.

LA PRINCESSE.

Que faire cependant ? A qui m'adresser, si ce n'est aux amis, aux parents ? Est-ce ma faute si la vie et les hommes sont impitoyables ?

GRANDCHAMPS.

Et personne n'a consenti à vous venir en aide?

LA PRINCESSE.

Hélas! non...

GRANDCHAMPS.

Eh bien, il ne sera pas dit qu'en France, dans le pays le plus hospitalier du monde, un homme portant un nom comme celui de votre mari, ayant su conquérir, dans la société parisienne, les amitiés les plus sincères, il ne sera pas dit que cet homme ne trouve pas un ami qui lui vienne en aide et lui tende la main.

LA PRINCESSE.

Philippe a abusé de toutes les camaraderies, il a lassé les amitiés les plus sincères, les plus anciennes.

GRANDCHAMPS.

A Paris, vous le savez aussi, madame, quand le dévouement de nos amis est un peu découragé, celui de nos ennemis nous reste.

LA PRINCESSE.

Vous connaissez quelqu'un qui consentirait?

GRANDCHAMPS.

Je connais quelqu'un qui pourrait mettre à votre disposition, dès demain, le tiers de la somme dont vous avez besoin : vingt mille francs.

LA PRINCESSE.

Oui, ce serait un pas de fait vers le salut, une lueur d'espoir, mais je ne puis deviner, vraiment...

GRANDCHAMPS.

Je vous supplie de ne pas méconnaître mes intentions véritables. Ne voyez dans ma proposition, audacieuse peut-être, qu'une preuve de dévouement, aussi respectueux que désintéressé.

LA PRINCESSE.

Ainsi, c'est vous... vous qui êtes au plus mal avec Philippe, vous qu'il déteste...

GRANDCHAMPS.

Je suis désolé de ne pouvoir vous donner la somme entière. Mais, je ne suis pas riche, vous le savez, et les quartiers de noblesse, par le temps qui court, n'ont pas monnaie

courante. C'est tout ce qui me reste d'argent disponible. Je me permets de vous offrir ces mille louis, car, au dernier moment, ils peuvent vous être utiles.

LA PRINCESSE.

Et pour ce service... immense ?

GRANDCHAMPS.

Insuffisant, hélas ! puisqu'il ne peut vous sauver.

LA PRINCESSE.

Pour ce service immense, vous dis-je, vous n'exigez rien ?

GRANDCHAMPS.

Rien qu'un peu de confiance en mon amitié, à mon dévouement.

LA PRINCESSE.

Ainsi, Philippe n'aurait même pas osé s'adresser à vous... et vous êtes le seul qui nous venez en aide, avec cette courtoisie, cette bonne grâce parfaite... Ah ! comment vous remercier ?

GRANDCHAMPS.

En oubliant, madame, ce service, insuffisant,

hélas ! je le répète... et pour lequel je ne mérite aucune reconnaissance. Le caractère du prince Philippe me déplaisait par certains côtés d'insouciance slave qui me sont vraiment trop étrangers. Mais, il a le bonheur d'être le mari de la plus charmante des femmes, la seule, peut-être, qui ait su m'inspirer, dans notre monde vaniteux et futile, une amitié sincère... Voyons, acceptez-vous ?

LA PRINCESSE.

Merci, j'accepte... d'une façon hypothétique toutefois, car j'ai télégraphié à mon fils qui s'occupe de nos affaires, en le suppliant de venir à Paris, de nous trouver cette somme. Peut-être arrivera-t-il à temps. Mais, en tous cas, merci de tout cœur. Si vous saviez combien vos paroles d'amitié et d'estime me sont douces, en ce moment surtout ! Si vous saviez comme je suis malheureuse ! Tout à l'heure, j'ai eu besoin de tout mon courage pour ne pas pleurer comme un enfant...

GRANDCHAMPS.

On vient. Je crois qu'il vaut mieux qu'on ne

nous voie point ensemble. Comme la moindre calomnie serait absurde ; on ne manquerait pas...

LA PRINCESSE.

C'est vrai... on a dû remarquer mon absence ; je dois recommencer cette comédie mondaine navrante et odieuse. Mais, sachez-le bien, quoi qu'il advienne, je n'oublierai jamais, jamais ! le service que vous me rendez aujourd'hui.

SCÈNE II

GRANDCHAMPS, LOUSTEAU, ANDRÉ.

LOUSTEAU.

On m'a dit que la princesse était ici; vous ne l'avez pas vue, mon cher comte ?

GRANDCHAMPS.

Mais si... elle était là, à l'instant.

SCÈNE III

LOUSTEAU, GRANDCHAMPS, ESTHER, MONTMORAC.

ESTHER.

Je ne sais comment vous exprimer mon admiration. Vous nous avez ravies, enthousiasmées.

MONTMORAC.

L'expression concrète d'un sentiment n'a que peu d'importance, madame. L'essence même de la poésie de demain, n'est-elle point le vague, l'inexprimé et le si suggestif silence !

LOUSTEAU.

Quel est ce personnage ?

GRANDCHAMPS.

Mais c'est le poète décadent dont on vient de jouer une pièce en un acte. Vous ne connaissez pas ce confrère ?

LOUSTEAU.

Ma foi, non ! Les jeunes gens, vous savez.

GRANDCHAMPS.

Oui, mais celui-là, un homme de génie, paraît-il; un chef d'école. Voulez-vous faire sa connaissance?

LOUSTEAU.

Certainement. Les occasions de rigoler un peu se font rares. Mais, dites donc, la belle Esther a l'air d'être dans les meilleurs termes avec votre poète de génie?

GRANDCHAMPS.

Je crois, plutôt, qu'elle se moque de ce fantoche.

LOUSTEAU.

Le fait est qu'elle est crânement jolie. On comprend toutes les folies que ce pauvre prince commet pour lui plaire.

GRANDCHAMPS.

Excepté celle de la recevoir chez sa femme, au vu, au su de tout ce monde qui connaît leur liaison.

LOUSTEAU.

Oui!... et cela m'étonne même de la part d'Esther si fine, si intelligente, cette bravade

inutile et dangereuse... car, enfin, la princesse peut avoir un moment de révolte. Tout cela peut finir piteusement, par un éclat, genre princesse Georges.

GRANDCHAMPS.

Allons donc! Vous ne connaissez pas la princesse, mon cher... une vraie slave, celle-là; un cœur très simple et très compliqué, à la fois; une de ces âmes vraiment fières pour qui la pitié narquoise des indifférents est presque intolérable. Ces âmes-là ne trahissent pas leur secret, comme la princesse Georges... elles souffrent davantage, mais elles souffrent en silence.

LOUSTEAU.

Dites donc tout de suite que la princesse craindrait de faire de la peine à son mari, en traitant Esther comme celle-ci le mérite.

GRANDCHAMPS.

Qui sait? cette raison est possible. Il y a dans les cœurs vraiment épris un tel besoin d'épargner à l'être aimé la moindre souffrance. Ne craignez rien, il n'y aura pas d'esclandre..

Et, cependant, comme madame Louise la hait et comme elle souffre! Avez-vous remarqué la pâleur qui a couvert son visage, vieilli par le chagrin, quand cette femme est entrée tout à l'heure, belle, souriante, et si calme, si sûre d'elle-même? La princesse est allée à sa rencontre; elle a souri, elle aussi, en lui tendant la main, et je vous jure qu'à ce moment il m'a semblé voir l'agonie d'une âme dans ce pâle sourire.

LOUSTEAU.

Oui, il se passe, ici, un drame intime, bien vivant, bien moderne et qui touche à son dénouement, un dénouement lamentable, j'en ai peur.

GRANDCHAMPS.

Les malheureux ne pourront pas payer?

LOUSTEAU.

Vous vous doutez bien que non.

GRANDCHAMPS.

La princesse espère que son fils leur apportera la somme nécessaire; on l'attend d'un instant à l'autre, je crois.

LOUSTEAU.

Espérance chimérique! Ce n'est pas le prince André qui trouverait du crédit en Russie. Ce garçon est devenu, vous le savez, une espèce de conspirateur, un fanatique dangereux comme tous les fanatiques sincères, il finira mal dans quelques sottes affaires de Nihilistes. D'ailleurs vous savez aussi que le père et le fils se détestent.

GRANDCHAMPS.

Vous croyez à cette légende des amours d'André et d'Esther?

LOUSTEAU.

Comment si j'y crois! mais ces amours ne sont point une légende. Esther a connu André il y a trois ans, pendant un été qu'elle passa en Russie,

GRANDCHAMPS.

Je m'en souviens, il s'agissait de l'héritage de son oncle Samuel Vandergold. Mais à cette époque Philippe de Mora ne songeait même pas à lui faire la cour.

LOUSTEAU.

Oui, elle était loin de Paris, de ses amis, de ses relations. Par esprit de bravade sans doute elle voulut séduire le prince André. Et, effet, ce garçon dédaigneux et sauvage devint éperdument amoureux, même aujourd'hui, congédié depuis longtemps, je suis sûr qu'il l'aime encore.

Mais on vient, c'est votre poète. Cette tête-là m'agace. Je vous quitte. Au revoir, Grandchamps.

SCÈNE IV

GRANDCHAMPS, ESTHER, MONTMORAC.

ESTHER.

Ainsi, cher maître, un mépris absolu de tous ceux qui vous ont précédés... voilà l'article fondamental de votre école littéraire ?

MONTMORAC.

Je ne dis pas cela, madame. Néanmoins, il est certain que l'admiration en soi, est un sentiment bien vulgaire et bien bas. Le mépris, au contraire, manifeste toujours une certaine indépendance de l'esprit.

GRANDCHAMPS.

Et du cœur...

MONTMORAC.

Et du cœur... non, le cœur n'a rien à voir là dedans. A qui ai-je l'honneur de parler ?

ESTHER.

Un des fervents admirateurs de la nouvelle génération littéraire : monsieur de Grandchamps.

MONTMORAC.

Vraiment, monsieur le comte a daigné parcourir mes humbles essais de rénovation poétique?

GRANDCHAMPS.

Monsieur, je les ai tous commencés.

MONTMORAC.

Trop aimable, cher monsieur. Je suis d'autant plus flatté que nos tentatives de réforme déplaisent d'habitude aux gens de votre monde.

GRANDCHAMPS.

Votre succès de ce soir vous prouve le contraire. Pour ma part, je m'intéresse vivement à cette réaction de mysticisme dont vous nous donnez le spectacle. Mais, je l'avoue, la façon dont les nouveaux venus, en France, traitent leurs aînés m'afflige et me choque un peu... Etes-vous vraiment sincère en affirmant qu'il n'y pas eu un seul poète dans la patrie de Racine, de Chénier, de Lamartine, des romantiques, des parnassiens?...

MONTMORAC.

Oh! Racine! il faut toujours mettre Racine à part; quant à Chénier, en voilà un qui a eu de la chance d'être guillotiné, sans ça...

ESTHER.

Grands dieux! que devez-vous penser des gens de génie que tout le monde admire, d'un Alfred de Musset, par exemple, ou Victor Hugo?

MONTMORAC.

Oui, le père Hugo avait quelque chose dans le ventre... illisible aujourd'hui, d'ailleurs, et

encore nous disons ça, parce qu'il déplaît aux normaliens, sans ça... Mais, je vous en supplie, madame, ne me parlez pas de Musset, notre bête noire! un pilier de café!... de la poésie pour femmes du monde...

GRANDCHAMPS.

Peste! quelle sévérité! Ah! les jeunes gens d'aujourd'hui ne s'emballent pas! Et vous ne faites exception pour personne, pas même pour Baudelaire?

MONTMORAC.

Nous admettons Baudelaire, dans une certaine mesure, ce fut un précurseur.

GRANDCHAMPS.

Et les parnassiens, Leconte de Lisle?

MONTMORAC.

Oh! non, non! je vous en prie! ne parlons pas des parnassiens! des gens qui vivent encore, qui ne veulent pas s'en aller. Pourquoi pas Théophile Gautier, tout de suite?

ESTHER.

Mais, au fait, pourquoi pas?

MONTMORAC.

Oh! madame ! Gautier, un journaliste! Le journalisme, voyez-vous, voilà la plaie de notre temps.

SCÈNE V

Les Mêmes et LE PRINCE.

LE PRINCE.

Quel dommage! Notre ami Lousteau, très frappé par les qualités de vos œuvres, m'avait prié de vous aboucher avec lui; je vois, mal heureusement, que c'est impossible.

MONTMORAC.

Lousteau, le chroniqueur?

LE PRINCE.

Oui.

MONTMORAC.

Vous croyez que je refuserais de faire connaissance avec Lousteau?

LE PRINCE.

Dame! étant donné votre mépris pour la presse...

MONTMORAC.

Ah! permettez,... nous détestons les journalistes, nous ne méprisons pas la réclame qu'ils peuvent nous faire.

GRANDCHAMPS.

Ah! jeune homme, vous irez loin!

ESTHER.

Monsieur de Montmorac est un homme remarquable, je vous le disais bien.

MONTMORAC.

Je suis un homme de principe, madame, voilà tout. Dans l'intérêt de notre cause, il nous faut vaincre souvent bien des répugnances. Je vous en prie, mon cher prince, présentez-moi à Lousteau.

LE PRINCE.

C'est que... en ce moment...

GRANDCHAMPS.

Nous le gênons... Cher poète, Lousteau est un de mes vieux amis, voulez-vous que je vous présente?

MONTMORAC.

Ah! monsieur le comte, que de remerciements. Madame la baronne, vous m'excuserez, une communication importante...

ESTHER.

Mais, comment donc; faites, cher monsieur... Il est étonnant, n'est-ce pas?

GRANDCHAMPS.

Oui, très curieux!

SCÈNE VI

ESTHER, LE PRINCE.

ESTHER.

Enfin, je puis donc vous parler? Qu'est-ce qu'il y a? que se passe-t-il?

LE PRINCE.

Ma chère Esther, je ne comprends pas...

ESTHER.

Votre trouble, votre inquiétude ont frappé

tout le monde... Aurai-je été la seule à ne pas m'en apercevoir?

LE PRINCE.

Je vous en supplie, Esther. Ne croyez pas aux racontars ineptes d'un monde que notre bonheur irrite et qui se venge comme il peut, par la calomnie et les insinuations les plus malveillantes.

ESTHER.

Ne mentez pas, à quoi bon? Tout le monde connaît la vérité. Vous avez perdu, hier, une somme considérable, qu'il vous est impossible de payer. La comédie que vous jouez depuis deux ans ne trompe personne.

LE PRINCE.

Esther!

ESTHER.

Ce qui vous menace aujourd'hui, ce n'est plus la ruine, mais le déshonneur, la honte d'un scandale public. Pourquoi ne pas avouer franchement un moment d'entraînement, de folie? Ah! maudit orgueil!

LE PRINCE.

Permettez-moi de vous interrompre, ma chère Esther. Mes embarras d'argent, s'ils existent, ne regardent pas celle qui n'est encore que la plus adorée des maîtresses. Me feriez-vous l'injure de vouloir me tirer d'embarras,... mais vous seriez la première à me mépriser, si j'avais la lâcheté d'accepter.

ESTHER.

Te mépriser!... Toi, pour qui je sacrifierais avec joie ma vie, mon honneur, la vie de mon enfant! que sais-je? tout ce que je possède en ce monde! Oui, je ne suis que ta maîtresse, et comme tu me le fais cruellement sentir! Je n'ai même pas le droit de te sauver... Me traiter en amie serait une honte, presque une infamie. Tu préfères implorer, une fois de plus, la pitié de cette femme que tu n'aimes pas, qui est le seul obstacle à notre bonheur; mais qui porte ton nom, qui est ta femme, malgré tout. Ah! l'hypocrisie révoltante des préjugés mondains! de toutes vos idées de probité et d'honneur!... Et si elle refuse de te sauver, que feras-tu?

LE PRINCE.

Plus un mot, à ce sujet, Esther, je vous en supplie. Notre amour peut excuser le mensonge perpétuel, parmi lequel nous vivons depuis deux ans, mais rien, vous m'entendez? rien ne saurait justifier la moindre insulte infligée à celle qui accepte ma trahison avec tant de dignité et de courage. Ce serait une vilenie, une lâcheté plus vile que celle que vous me proposiez tout à l'heure. Ah! pourquoi êtes-vous venue à ce bal? Je n'ai même pas le droit de vous parler de l'épouvantable angoisse qui me torture: votre présence m'affole davantage. Je vous jure qu'il eût été plus charitable de ne pas venir, de m'épargner ce supplice.

SCÈNE VII

ESTHER, LE PRINCE, LA PRINCESSE, LOUSTEAU.

LA PRINCESSE.

Vos adorateurs sont dans la désolation, ma

chère Esther. Il paraît que vous leur aviez promis, à tous, la faveur d'une première valse. Vous ne danserez pas, ce soir?

ESTHER.

Moi? mais si. Vous savez que je m'amuse à toutes vos réceptions, comme une fillette à sa première sortie dans le monde. Vous avez le secret d'une hospitalité vraiment désapprise chez nous.

LOUSTEAU.

Et n'oubliez pas que cette fameuse première valse m'a été promise, il y a deux semaines.

ESTHER.

Comment, c'était sérieux?

LOUSTEAU.

Mais, certainement. J'adore la danse, moi aussi.

ESTHER.

Vous?

LOUSTEAU.

Pourquoi pas?

ESTHER.

Allons, ce sera original... Votre bras, monsieur le critique. C'est égal, voilà un talent que je ne vous connaissais point.

LOUSTEAU.

Comment résister à la tentation d'enlacer, ne fût-ce qu'une fois, cette taille souple et charmante! Et puis, j'échapperai au poète symboliste qui me poursuit depuis une heure.

ESTHER.

Oh! cela, c'est un argument décisif.

MONTMORAC, il entre au moment où Esther et Lousteau viennent de sortir.

Pardon, madame la princesse... vous n'avez pas vu M. Lousteau? Impossible de metttre la main dessus...

SCÈNE VIII

LE PRINCE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

On m'a remis votre lettre ce matin seulement, je n'ai pu encore vous répondre... excusez-moi.

LE PRINCE.

Si vous saviez combien j'ai lutté avec moi-même, avant de vous faire cet aveu; quelle honte me serre le cœur, quand je songe au mépris que doit vous inspirer mon inqualifiable faiblesse, après mes serments, après tous les torts que j'ai eus envers vous. Je n'ai même pas le droit d'implorer votre pitié.

LA PRINCESSE.

Pourquoi me parlez-vous ainsi? Espérez-vous m'attendrir en vous humiliant? Un pareil calcul est indigne de vous. Redevenez vous-même, monsieur de Mora, au lieu de vous en vouloir. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'avouer la vérité tout entière.

LE PRINCE.

Louise!

LA PRINCESSE.

Votre honneur n'est-il pas le mien? Du moment qu'un danger le menace, que m'importent nos dissentiments d'autrefois?... je ne m'en souviens plus.

LE PRINCE.

Louise!

LA PRINCESSE.

Vous avez compris qu'au moment où le monde entier vous repousse et vous abandonne, c'est à moi seule que vous deviez vous adresser.

LE PRINCE.

Vous êtes impitoyable, Louise!

LA PRINCESSE.

Impitoyable! moi!... qui vous ai aimé comme aucune créature humaine ne vous aimera jamais; moi, qui meurs lentement de votre abandon sans laisser échapper une plainte ou un reproche, une parole de révolte! Je suis de celles qui n'aiment qu'une fois, qui ne savent pas accepter l'infidélité inévitable de leurs maris. Est-ce ma faute si j'en souffre, si j'en meurs de dégoût et de chagrin?

LE PRINCE.

Est-ce ma faute si un nouvel amour est apparu dans ma vie? N'ai-je point fait mon possible pour vous cacher la vérité?

LA PRINCESSE.

Vous pourriez me pardonner un cri d'amertume après tant d'épreuves acceptées et subies

en silence, car c'est encore votre amour pour cette femme qui vous oblige à mener une existence au-dessus de nos moyens; à cacher notre ruine jusqu'au jour où une catastrophe inévitable la dévoilera aux yeux de tous.

LE PRINCE.

Nous abordons maintenant la question d'intérêts, je m'y attendais.

LA PRINCESSE.

Il le faut bien, car je n'avais pas le droit de vous laisser dilapider le peu de fortune qui nous reste; car, après tout, j'ai un fils qui pourra m'en demander compte un jour. Et vous ne lui laisserez même pas un nom honorable... Depuis deux ans, une passion plus dégradante encore est née de votre passion pour cette créature qui est la cause de tous nos malheurs. C'est au jeu que vous demandez vos moyens d'existence, et vous en êtes réduit, vous, un gentilhomme, à perdre sur parole une somme considérable que vous ne possédez pas.

LE PRINCE.

J'étais fou, Louise, fou d'inquiétude, de colère, de dépit. Je n'osais vous avouer quelques dettes criardes; mes créanciers me persécutent et m'insultent. Une dernière fois j'ai voulu tenter la fortune. Vous savez ce que c'est que cette folie du jeu, comme toujours, j'ai perdu. J'ai augmenté mon jeu, que voulez-vous que je vous dise... C'est l'éternelle confession des joueurs : écœurante, tragique dans sa banalité. Ce qui m'étonne, c'est que je ne me suis pas brûlé la cervelle le lendemain de cette nuit abominable; c'est que j'ai eu le courage de vous faire un pareil aveu!.. Ah! tenez, accablez-moi de votre mépris, de vos reproches; je les mérite tous!

LA PRINCESSE.

Je n'ai point de reproche à vous faire. Je vous ai sacrifié tout ce que je possédais en ce monde, les débris de ma fortune vous appartiennent aussi. D'ailleurs, chaque instant est précieux... combien vous faut-il exactement?

LE PRINCE.

Soixante mille francs!

LA PRINCESSE.

Quand?

LE PRINCE.

Après-demain, à midi.

LA PRINCESSE.

Mes bijoux sont tous vendus ou engagés, à la suite de cette dernière perte au jeu, il y a trois mois; vous en souvenez-vous? le jour où vous m'avez juré de ne plus toucher une carte de votre vie.

LE PRINCE.

Ayez pitié de moi, ne m'accablez pas.

LA PRINCESSE.

Impossible non plus d'emprunter quoi que ce soit. Notre crédit est épuisé, en Russie et en France. Quant au secours de nos amis...

LE PRINCE.

Oh! si c'est là votre dernier espoir...

LA PRINCESSE.

Je n'ai aucun espoir et, cependant, qui sait? Est-il possible que personne n'ait pitié de nous? D'ailleurs, j'ai télégraphié à notre fils

qui doit arriver à Paris demain ou après demain.

LE PRINCE.

Vous avez écrit à André?

LA PRINCESSE.

Oui. Cette nouvelle a l'air de vous déplaire?

LE PRINCE.

Pourquoi voulez-vous que l'arrivée de notre fils me déplaise?... mais je ne comprends pas...

LA PRINCESSE.

Je lui ai télégraphié que je consens à vendre le château de Daschoff, le dernier de nos biens. Il sera facile de trouver un acquéreur dans les vingt-quatre heures... En tous cas, un acompte est facile à obtenir immédiatement.

LE PRINCE.

Daschoff! la terre patrimoniale où vous êtes née, où je vous ai connue et aimée... mais je ne consentirai jamais...

LA PRINCESSE.

Vous ne vous rendez pas compte, mon ami, de la situation terrible qui résulte pour nous de toutes vos folies. Ce sacrifice, douloureux

au possible, je l'avoue, est devenu indispensable; mais, sachez-le, Philippe, ce sera là, vraiment, un dernier sacrifice.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ce sacrifice lui-même n'est plus possible; il faut y renoncer, ma mère.

LA PRINCESSE.

André! mon cher enfant!

ANDRÉ.

Vous voyez que je n'ai pas perdu un instant... votre télégramme m'a été remis à Varsovie, au moment où je montais en wagon pour passer la frontière.

LE PRINCE.

Quelles que soient les nouvelles que vous nous apportez, mon cher André, soyez le bienvenu.

ANDRÉ.

Merci, mon père.

LE PRINCE.

Vous avez à parler affaire avec votre fils, ma chère Louise, je vous laisse.

SCÈNE IX

ANDRÉ, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

André! mon cher André! Comme c'est bien d'être venu ainsi, à mon premier appel. Tu m'aimes donc encore, malgré nos malentendus, malgré les chagrins que je t'ai faits?

ANDRÉ.

Que dites-vous là, pauvre chère mère? Vous ne m'avez jamais fait de chagrin, au contraire. Tout ce que j'ai eu de bon dans la vie me vient de vous... D'ailleurs, de toutes façons, je devais venir à Paris, cette année.

LA PRINCESSE.

Laisse-moi croire que tu es venu par bonté, par affection pour moi. Si ce n'est qu'une illu-

sion, ne me détrompe pas. Si tu savais comme je suis seule, affreusement seule dans la vie ! comme j'ai besoin de sentir auprès de moi une affection sincère ! Ah ! mon André ! Que d'épreuves nouvelles depuis notre dernière entrevue !.. Mais non, je ne veux pas pleurer, j'ai besoin de tout mon courage. Quelle réponse m'apportes-tu?... Tu parlais, tout à l'heure, de mauvaises nouvelles... ma prière est donc irréalisable?... Non, non, n'est-ce pas? J'ai mal entendu... ce serait trop terrible.

ANDRÉ.

C'est ainsi, cependant.

LA PRINCESSE.

Non, te dis-je... tu veux m'effrayer. Tu me trouves déraisonnable, mais je te jure qu'il s'agit de notre honneur à tous.

ANDRÉ.

Les débris de cette fortune, dont vous m'avez confié la gestion, ne m'appartiennent pas. De quel droit m'opposerais-je à ce que vous en disposiez selon votre bon plaisir? Mais ce que vous exigez est impossible.

LA PRINCESSE.

Impossible ! Daschoff vaut cent mille roubles, plus de trois cent mille francs, aucune hypothèque n'en diminue la valeur.

ANDRÉ.

Vous vous trompez ! La vente de nos autres terres n'a pas suffi à payer vos créanciers, ou, plutôt, les créanciers de votre mari. D'ailleurs, dans l'état embrouillé où se trouvent nos affaires, comment trouver un acquéreur sérieux ?

LA PRINCESSE.

Ainsi, il n'y a aucun espoir?

ANDRÉ.

Aucun.

LA PRINCESSE.

Et tu ne m'apportes rien, rien?

ANDRÉ.

Hélas ! non.

LA PRINCESSE.

Eh bien, c'est la fin, nous sommes perdus.

ANDRÉ.

Perdus ! Allons donc ! parce que mon père

sera chassé d'un cercle, parce qu'il ne pourra pas payer immédiatement une dette de jeu... Tant mieux, au contraire, cette humiliation, ce scandale retentissant, mettront fin à l'existence mensongère et odieuse que vous menez depuis deux ans.

LA PRINCESSE.

Il en mourra, André. Il ne survivra pas à cette honte; il est capable de se tuer. Le voir mourir, sous mes yeux et ne rien pouvoir pour le sauver... mais j'en deviendrai folle; je ne survivrai pas à un tel malheur, tu le sais bien.

ANDRÉ.

Ainsi, cet homme vous aura tout volé : votre jeunesse, votre affection, votre fortune. Il vous aura payé, pour tant de dévouement, par de longues années d'abandon et d'adultère; car, rien n'a changé depuis mon départ, n'est-ce pas? Cette femme est toujours sa maîtresse?

LA PRINCESSE.

Tais-toi, je t'en supplie.

ANDRÉ.

Et aujourd'hui, qu'une dernière folie va être la cause de sa perte irrémédiable, le prince, qui est un grand seigneur, daigne se souvenir de votre existence. N'êtes-vous pas sa femme? Refuserez-vous de sauver l'honneur du nom qui vous est commun? et chacun l'approuvera. Vous-même, vous trouveriez des larmes pour le pleurer s'il se faisait justice,... et vous voulez que je ne méprise pas ce monde, où tout n'est que mensonge, hypocrisie et lâcheté? Là-bas, du moins, dans ce pays sauvage, parmi ces brutes, je puis ne pas tendre la main à ceux que je méprise.

LA PRINCESSE.

Ne parle pas ainsi, mon enfant, tu n'en as pas le droit, c'est ton père.

ANDRÉ.

Cet homme est votre bourreau, votre mauvais génie. Cet homme a brisé votre vie et empoisonné ma jeunesse C'est lui qui m'a obligé à fuir la maison paternelle, qui nous a séparés. Et je ne lui pardonne point le mal qu'il vous a fait... Ah! vous pensiez m'attendrir en me parlant de sa mort possible! je vous jure que je ne

trouverais pas pour lui une parole de pitié...

LA PRINCESSE.

Prends garde, André. Réfléchis avant de prononcer ces paroles impies que tu regretteras toute ta vie, peut-être. Ce n'est pas à ma douleur que tu songes, en ce moment, mais à ta rancune personnelle.

ANDRÉ.

Ma mère !

LA PRINCESSE.

Ah ! tu me reproches l'aveuglement, la lâcheté de mon amour ! Une passion, aussi aveugle que la mienne, t'inspire ta haine sacrilège. Oui, cette femme m'a pris les deux affections qui me restaient au monde, car, tu l'aimes toujours;... voilà la vérité.

ANDRÉ.

S'il vous reste encore quelque sentiment de pitié pour moi; si vous ne voulez pas que je quitte Paris, à l'instant même, en vous laissant vous débattre dans une situation sans issue... jurez-moi de ne faire aucune allusion à ce passé que je voudrais effacer de ma vie et de mon

souvenir; vous ne savez pas quelle plaie inguérissable vos paroles ravivent au fond de mon cœur ! Ah ! vous croyez que j'aime encore cette femme !... Je la hais, entendez-vous ? d'une haine qui m'épouvante moi-même.

LA PRINCESSE.

Tu as raison, ne parlons plus de cette femme, elle nous a fait trop de mal à tous deux, et, cependant il est impossible que tu n'aies pas pitié de ma douleur, que tu ne trouves pas le moyen de nous sauver.

ANDRÉ.

Mais ce moyen existe, et je m'étonne que vous n'y ayez pas songé. Une seule personne au monde peut vous prêter la somme dont vous avez besoin.

LA PRINCESSE.

Et cette personne ?

ANDRÉ.

C'est Evrard.

LA PRINCESSE.

Le docteur ! notre ancien intendant !

ANDRÉ.

Mais oui! Depuis que vous l'avez chassé, — et vous avez eu tort, — cet excellent homme s'est retiré en France, quelque part, aux environs de Paris. Il a quelque fortune.

LA PRINCESSE.

Mais, tu es fou! Ton père l'a chassé brutalement, ce malheureux Evrard, si bon, si dévoué. Il doit nous détester.

ANDRÉ.

Evrard, détester quelqu'un? Vous savez bien que c'est impossible. Vous abaisserez-vous, en vous adressant une dernière fois à l'amitié de ce vieux serviteur? Vous savez bien que non, et que je n'oserais jamais vous conseiller une action déshonorante ou indigne de vous.

LA PRINCESSE.

Je ne peux pas, André... je te le jure, je ne peux pas.

ANDRÉ.

Vous ne pouvez pas, et pourquoi...? Ce n'est guère le moment de songer à vos préjugés, à votre orgueil.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas de l'orgueil, mais une honte invincible, un sentiment que tu ne peux pas comprendre.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Regardez, Louise... voici la réponse de Beaulieu, un ami de vingt ans, mon dernier espoir... un refus encore, et dans quels termes!... Hélas! tout m'abandonne!

LA PRINCESSE, après un long silence.

Vous aviez raison, André, cette dernière humiliation est devenue indispensable; il le faut, j'y consens.

LE PRINCE.

Que veux-tu faire?

LA PRINCESSE.

Vous le saurez demain.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Monsieur Rodolphe.

Un petit salon assez élégant, élégance douteuse; portes au fond, à droite et à gauche. — Au premier plan, à gauche un bureau, une chaise ; au premier plan à droite, le long du décor, un piano avec tabouret.

SCÈNE PREMIÈRE

RODOLPHE, LE PRINCE.

RODOLPHE.

Non, mon cher prince, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, il m'est impossible de vous rendre ce service.

LE PRINCE.

Voyons, Rodolphe, soyez raisonnable, un bon mouvement!...

RODOLPHE.

Je suis extrêmement gêné. Les affaires vont mal; peu de rentrées; personne ne paie ses dettes.

LE PRINCE.

Allons donc! Votre tripot fait d'excellentes affaires, la cagnotte vous rapporte trois cent mille francs par an.

RODOLPHE.

Je ne suis pas le directeur-gérant d'un tripot, monsieur, mais d'un cercle, vous m'entendez?... d'un cercle autorisé par la préfecture et fréquenté par des gens aussi chics que vos gommeux du Jockey, de l'Union ou de la rue Royale.

LE PRINCE.

Un chic différent, mon cher Rodolphe!

RODOLPHE.

Non, mille fois non!... Le cercle des arts helléniques n'est pas un tripot... Vous savez que je suis très susceptible sur ce sujet.

LE PRINCE.

C'est bon, Rodolphe... Je consens à flatter

votre manie. Le cercle des arts helléniques n'est pas un tripot... mais, enfin, vos affaires vont à merveille... vous gagnez de l'argent.

RODOLPHE.

Certainement, les affaires vont assez bien, nous ne pouvons pas nous plaindre, mais il y a de grands frais. Je n'ai pas un sou d'argent disponible... les exigences des actionnaires...

LE PRINCE.

Voyons, Rodolphe... Tout le monde sait que les trois quarts des actions vous appartiennent, à vous et à votre cousin Victor.

RODOLPHE.

Erreur absolue, mon cher prince.

LE PRINCE.

D'ailleurs, que m'importent vos affaires? Vous criez misère; vous voulez jouer une comédie que je connais par cœur... Soit! vous n'avez pas le sou, c'est égal, vous me trouverez les soixante mille francs dont j'ai besoin.

RODOLPHE.

Soixante mille francs?... mais, c'est de la

folie! Par le temps qui court, on ne trouve plus soixante louis sur le pavé de Paris.

LE PRINCE.

Hier encore, vous avez prêté mille louis au petit Verner, l'attaché d'ambassade.

RODOLPHE.

Mais vous abondez dans mon sens, mon cher prince. Je suis trop bon, trop obligeant; j'ai prêté trop d'argent à ces messieurs; me voici moi-même dans le plus grand embarras.

LE PRINCE.

Allons donc! vous n'avez plus confiance... voilà la vérité.

RODOLPHE.

Dame! écoutez, mon cher prince, vous ne m'avez pas encore payé votre dernier billet de vingt mille francs.

LE PRINCE.

Et les intérêts que je vous donne?

RODOLPHE.

Oh!... plus un mot à ce sujet, je vous en prie. J'accepte les cadeaux que mes clients

veulent bien m'offrir, je n'en parle jamais.

LE PRINCE.

Voyons, Rodolphe, prêtez-moi encore trois mille louis, je vous ferai un billet de quatre-vingt mille francs, que je m'engage à vous rembourser à la date convenue; quant aux intérêts...

RODOLPHE.

Je ne suis pas un usurier; d'ailleurs, vous êtes ruiné, vous n'avez plus le sou.

LE PRINCE.

C'est vrai, mais je vous ai déjà dit que ma femme consent à vendre la dernière terre qui nous reste. Laissez-nous seulement le temps de terminer cette liquidation; permettez-moi de payer cette dette d'honneur... Dire que vous m'obligez à vous faire un pareil aveu, à y mêler le nom de la princesse.

RODOLPHE.

Oui, madame Louise est une femme bien respectable, bien dévouée, et qui plus d'une fois déjà vous a tiré d'embarras, mais qu'est-ce qui me garantit qu'il vous restera quelque

chose, après la vente de cette dernière terre?

LE PRINCE.

Vous doutez de ma parole?

RODOLPHE.

Eh! il ne s'agit pas de votre parole! nous parlons sérieusement.

LE PRINCE.

C'est vrai. Que vous importe l'honneur, la vie, le désespoir des gens? Il vous faut des garanties sérieuses, et un mouvement de pitié, de votre part, serait une maladresse. Mais comprenez donc que j'accepte vos conditions, quelles qu'elles soient. Vous doublerez votre capital en six mois. S'il ne s'agissait pas de mon honneur et de ma vie, je n'aurais pas la folie d'accepter de pareilles conditions, croyez-le bien. Certes, j'ai été coupable; je n'avais pas le droit de tenter la fortune; — vous savez, cependant, que je ne suis ni fou, ni un malhonnête homme. Je ne survivrai pas à la honte d'un scandale qui me déshonore et me disqualifie. N'aurez-vous pas pitié de moi?

RODOLPHE.

Vous savez que votre fils connaît pas mal de gens riches, — singuliers, pas commodes, mais riches.

LE PRINCE.

Je considère mon fils comme un pauvre fou, absolument dévoyé par l'influence du milieu absurde de conspirateurs de bas étage qu'il fréquente. D'ailleurs, vous connaissez nos relations, André me déteste.

RODOLPHE.

Ah! c'est vrai... vous êtes brouillés, toujours à cause de la belle Esther... j'oubliais cette rivalité!

LE PRINCE.

Je vous en prie, mon cher Rodolphe, ne me parlez pas d'André et de ces souvenirs, vous comprenez combien il m'est pénible...

RODOLPHE.

Adressez-vous à vos parents, à vos amis.

LE PRINCE.

Je me suis heurté partout à des refus ironiques ou indignés. Si vous saviez comme je me

tourmente, comme je désespère! Sauvez-moi, mon cher Rodolphe; promettez-moi de me trouver cet argent! Depuis cette soirée fatale, je ne vis plus; je passe mes nuits à écrire des lettres d'emprunt, auxquelles on ne daigne pas répondre. Je suis assez puni, ayez pitié de moi! Faut-il que je m'humilie davantage, faut-il vous supplier à genoux?

RODOLPHE.

Tous les matins, mon cher prince, j'entends de pareilles confidences. Vous comprenez que je suis un peu blasé.

LE PRINCE.

Décidément, les gens de votre race sont impitoyables.

RODOLPHE.

Les gens de votre monde vous sont-ils venus en aide?

LE PRINCE.

C'est vrai. Hypocrisie, égoïsme et lâcheté, voilà la nature humaine, dans tous les mondes possibles!

RODOLPHE.

Quel dommage! Tant de fois, déjà, je me suis permis de vous le dire, respectueusement : il faut enrayer, mon cher prince. Vos revenus diminuent et vos dépenses augmentent. Le jeu et les femmes vous ruinent, d'autant plus que vous affectionnez la catégorie la plus coûteuse : celle des femmes du monde.

LE PRINCE.

En tous cas, ce n'est pas ma dernière maîtresse qui m'aura dépouillé et ruiné?

RODOLPHE.

Oui, voilà une conquête qui vous fait honneur; mais pourquoi toutes ces fêtes, ce luxe, ces cadeaux? Cette fois, du moins, vous auriez pu vous dispenser de jeter vos derniers sous par la fenêtre. Vous n'espériez pas éblouir, par votre prodigalité, la nièce de Samuel Vandergold, une gaillarde qui possède elle-même une dizaine de millions!

LE PRINCE.

Eh! mon cher, justement parce qu'Esther est prodigieusement riche, je ne veux même pas

qu'elle se doute des embarras dans lesquels je me débats, en ce moment. Elle voudrait me venir en aide, j'en suis sûr, et l'insulte d'une pareille proposition serait vraiment imméritée.

RODOLPHE.

Tout cela, au fond, voyez-vous, c'est des préjugés, puisque vous êtes sûr de lui rendre cet argent.

LE PRINCE.

On n'emprunte pas d'argent à sa maîtresse, mon cher, dans notre monde, du moins.

RODOLPHE.

Avec ça !

LE PRINCE.

En tout cas, je partage ce préjugé, moi, cela suffit.

RODOLPHE.

Tant pis pour vous! Et puis, vous nous rasez avec votre monde ! Vous êtes toujours prêt, dans votre monde, à ne pas rembourser vos créanciers, ou à dilapider la fortune de votre femme ; mais emprunter cent sous à sa maîtresse, même si notre honneur dépend de ces

cent sous, jamais de la vie ! Et vous voulez que je ne méprise pas de pareils préjugés ! Ainsi, vous, un homme intelligent, un homme supérieur, vous préférez courir tout Paris, subir mille avanies, plutôt que de vous adresser...

LE PRINCE.

Je vous en prie, Rodolphe, parlons d'autre chose.

RODOLPHE.

Mais pas du tout. Au fond, vous êtes moins naïf que vous n'en avez l'air. On m'a parlé d'un certain projet de divorce...

LE PRINCE.

Monsieur !

RODOLPHE.

Savez-vous que c'est très malin, cette petite combinaison. Au lieu de ramasser les miettes de cette fortune immense, vous vous en emparez tout d'un coup, et alors, quelle rigolade ! Je comprends vos scrupules, vos craintes; mais elles sont vraiment exagérées. Esther vous aime, j'en suis sûr. Et puis, tenez ! voulez-vous que je me charge de cette affaire ? Je voudrais vous

prouver mon dévouement, ma sympathie... Qu'Esther s'engage à devenir votre femme, le lendemain du divorce, et je vous promets, moi...

LE PRINCE.

Plus un mot, monsieur Rodolphe ! Si vous vouliez me prouver, combien je suis tombé bas en me familiarisant avec des gens tels que vous, vous y avez réussi. Je ne sais comment vous êtes parvenu à surprendre un projet que tout le monde ignore, mais le fait de votre approbation suffit pour que j'y renonce. Je n'ai plus besoin de vos services. Permettez-moi de vous dire, en guise d'adieu, avec tout le respect que l'on doit à un créancier : vous êtes un drôle, cher monsieur.

SCÈNE II

RODOLPHE, seul.

Il est complètement fou !... C'est égal, ça n'est pas poli, ce qu'il vient de me dire. Dois-je m'of-

fenser, oui ou non ? Bah !... dans une heure, il reviendra m'ennuyer, me supplier... Ah ! ces gens du monde, quels idiots ! Etre l'amant d'Esther Vandergold et se faire de la bile pour soixante mille francs !...

SCÈNE III

RODOLPHE, CÉCILE, EVRARD.

RODOLPHE.

Bonjour, ma petite fille ; bonjour, chérie.

CÉCILE.

Bonjour, papa. Tu sais ? grand-père est ici, depuis une heure. Nous sommes là à jouer dans la salle à manger.

RODOLPHE.

Tiens ! c'est vrai. C'est aujourd'hui le premier... il vient toucher ses rentes.

CÉCILE.

Maman voulait m'emmener au bois, je n'ai pas voulu. Je savais bien que je verrais grand-

père, aujourd'hui... et il vient si rarement. Regarde ce qu'il m'a apporté ? une poupée en sucre... Quelle drôle d'idée ! Maman et toi, vous m'achetez des joujoux très chics,... eh bien, moi, j'aime mieux ceux de grand-père.

RODOLPHE.

Voyez-vous, papa... tous les malentendus s'effacent devant un sourire d'enfant... Ah ! la famille, les enfants, le travail, la probité, il n'y a que cela de vrai en ce monde. Regardez cette chère petite... c'est pour elle que je me donne tant de peine... Vous devriez vous dire cela, quand vous me jugez avec sévérité ; vous devriez vous dire, aussi, que tout le monde vous aime, ici ; que nous souffrons de la rareté de vos visites... vous voyez la joie de Cécile.

EVRARD.

Oui, et j'en suis profondément touché... Je l'aime bien, moi aussi, cette chère fillette... Quant à toi, que veux-tu ? Je ne sais pas mentir. Il y a dans ton existence, dans ton métier lui-même, trop de choses qui m'attristent et me froissent... j'aime mieux ne pas voir tout cela

de près... Tu es heureux, tu es riche, marié, père de famille ; tu n'as pas besoin de moi. Laisse-moi vivre dans mon coin, avec mes idées démodées, dont tu te moques.

RODOLPHE.

Je vous respecte trop pour me moquer de vous, papa, chacun a les idées de son temps. D'ailleurs, c'est mon rêve aussi, vivre à la campagne, retiré des affaires... une vie calme et rustique... mais, que voulez-vous ? il faut encore travailler pour cette petite créature-là, pour qu'elle soit riche et heureuse un jour.

EVRARD.

Ecoute, Rodolphe... Si tu veux me prouver ton affection, ne me parle jamais de tes espérances. Je suis un bon vieux bourgeois qui ne comprendra jamais vos idées fin-de-siècle... Pour moi, un homme, qui vit du jeu, est déjà un mauvais sujet ou un fou... que dire de ceux qui exploitent cette terrible passion ?...

RODOLPHE.

Vous êtes dur pour moi, mon père.

EVRARD.

Non, car je ne veux pas croire aux calomnies qui circulent sur ton compte ; je ne veux pas croire que tu es devenu un vulgaire usurier. Ça, j'en suis sûr, c'est une calomnie ; mais, enfin, crois-tu que cette place de tenancier d'un tripot n'est pas compromettante et indigne de toi ?

RODOLPHE.

Le cercle des arts helléniques n'est pas un tripot.

EVRARD.

Allons donc ! c'est un tripot, et de la pire espèce. J'ai pris des informations... La semaine passée encore, un malheureux s'est suicidé, à la suite de pertes considérables... tout Paris en a parlé pendant vingt-quatre heures.

RODOLPHE.

Calomnie infâme ! Et c'est vous, mon père, qui contribuez à répandre ces potins ! Savez-vous que c'est très grave, cette accusation ? La préfecture a le droit de fermer le cercle.

EVRARD.

Qui sait ? Le mal ne serait pas grand.

RODOLPHE.

Je vous en supplie, papa, ne me parlez pas de cette affaire, ça me met hors de moi... Ah ! cette histoire du jeune Lefaucheux, ce qu'elle nous a causé d'embêtements ! D'abord, il s'est suicidé dans l'escalier... nous ne sommes pas responsables des gens qui se suicident dans l'escalier de l'immeuble... Et puis est-ce qu'un homme bien élevé se suicide dans un escalier ?... C'était un mufle, votre jeune Lefaucheux, voilà mon opinion.

EVRARD.

Allons, ne te fâche pas, je te parle de cette affaire en passant.

RODOLPHE.

En passant ! en passant ! pour nous c'est très grave, cette affaire-là... Ah ! ce jeune Lefaucheux, quelle crapule !

EVRARD.

Ecoute, Rodolphe, tu es pour moi une vivante énigme... Je ne te crois pas méchant ; tu es un excellent père, un mari fidèle, un fils respectueux ; tu as toutes les qualités possibles, mais dès qu'il s'agit de cette poursuite féroce de la fortune, à laquelle tu as consacré ta vie, tu deviens un autre homme, d'une inconscience qui m'épouvante. Tu es libre, du reste, d'arranger ton existence à ta guise ; je n'exige de toi qu'une seule promesse.

RODOLPHE.

Laquelle, papa ?

EVRARD.

Je sais que tu t'occupes aussi d'affaires de bourse et que, en dehors de ton sale tripot, tu es d'une honnêteté absolue... tu m'as conseillé de te confier ma petite fortune. J'ai suivi ce conseil et, certes, je n'ai pas à me plaindre, car tu me verses des dividendes énormes... Et je n'ai jamais su m'occuper que des affaires des autres ; quand il s'agit de mes intérêts, je deviens naïf et sans défense, comme un enfant. Mais j'ai tout de même des inquiétudes à ce sujet... Je t'en parle chaque fois que nous nous voyons, mais c'est que, si tu me trompais, vois-tu, je ne

te pardonnerais jamais... Jure-moi, que tu n'as pas mis mes fonds dans ton affaire de jeu, que ce n'est pas votre ignoble cagnotte qui est la source de mes revenus.

RODOLPHE.

Mais non, mais non!... Si vous aviez voulu devenir actionnaire du cercle, votre argent vous rapporterait quarante pour cent... Pauvre père! toujours ce pieux mensonge!

CÉCILE.

Grand-père! il y a là une dame qui veut te parler.

EVRARD.

A moi?

RODOLPHE.

Tu te trompes, sans doute, chérie... c'est moi que cette dame veut voir?

CÉCILE.

Mais non, mais non, c'est grand-père.

EVRARD.

Vous, madame!... vous, ici... Laisse-nous.

RODOLPHE.

Dites donc, papa, vous allez bien!...

EVRARD.

Laisse-nous, te dis-je... c'est la princesse Louise.

RODOLPHE.

Ah! sapristi!

SCÈNE IV

EVRARD, LA PRINCESSE.

EVRARD.

Que se passe-t-il? de grâce, expliquez-moi. Vous vouliez me parler, madame, qu'est-il donc arrivé?

LA PRINCESSE.

Il y a que tout est perdu, Evrard... que vous êtes le seul homme, au monde, qui puisse nous sauver. On m'a dit que vous étiez ici, chez votre fils... je suis venue... chaque instant est précieux... D'ailleurs, je l'avoue, j'avais le vague espoir, dans le cas d'un refus de votre part, de m'adresser à M. Rodolphe...

EVRARD.

A mon fils?

LA PRINCESSE.

Certainement.

EVRARD.

On vous a souvent parlé de lui, n'est-ce pas. comme d'un usurier ?

LA PRINCESSE.

Oui.

EVRARD.

C'est bien cela... J'en suis sûr maintenant. Ah! pauvre fou!..... Encore une dette de jeu, n'est-ce pas?

LA PRINCESSE.

Hélas! oui!... et vous n'êtes plus là pour nous tirer d'embarras.

EVRARD.

Ainsi, depuis mon départ, les affaires vont de mal en pis?

LA PRINCESSE.

La forêt de Daschoff est vendue; la fabrique de Wolhynie mise en fermage, à un prix dérisoire.

EVRARD.

Quel malheur... Ah! tenez, madame, vous avez été bien injuste pour moi; je devrais me réjouir de ce qui arrive, aujourd'hui; eh bien, je ne peux pas... cela me fend le cœur, cela m'exaspère, cela m'épouvante, pour vous...

LA PRINCESSE.

Ah! comme le sort vous venge, Evrard! Quand vous étiez notre intendant, Philippe, qui vous déteste, mais qui vous respecte, malgré tout, n'osait pas commettre certaines folies irréparables... aujourd'hui, ses exigences, sa prodigalité, n'ont plus de bornes... Nous avons dissipé, en un an, nos dernières ressources!

EVRARD.

Vous n'aurez donc jamais le courage de vous révolter? Vous savez, pourtant, qu'il se ruine pour cette femme...

LA PRINCESSE.

Que m'importent les torts qu'il a eus envers moi, sa trahison, son indifférence? Je dois lui pardonner, puisqu'il souffre, puisqu'il implore

ma pitié ! Tout vaut mieux que l'affreuse douleur de le perdre.

EVRARD.

Ah ! comme vous l'aimez encore !

LA PRINCESSE.

Sauvez-moi, ayez pitié de vos ennemis.

EVRARD.

Moi, madame !

LA PRINCESSE.

Nous avons besoin de soixante mille francs, un ami de mon mari lui en prêtera vingt mille, il nous manque quarante mille francs, mais personne n'a confiance en nous, et vous connaissez les difficultés d'une vente en Russie... Vous êtes vraiment le seul homme qui puisse nous venir en aide, car vous possédez cette somme et vous savez bien que vous ne risquez rien en nous la prêtant.

EVRARD.

Comment, vous exigez de moi !...

LA PRINCESSE.

Je n'exige rien ; je supplie, humblement... Je sais que ma demande est folle, cynique, extravagante... je sais qu'aux yeux du monde, vous commettrez une folie en me prêtant toute votre fortune ; mais je vous jure que vous ne courrez aucun risque... et qu'une reconnaissance éternelle...

EVRARD.

Ainsi c'est à moi que vous voulez emprunter ces quarante mille francs?

LA PRINCESSE.

Oui.

EVRARD.

Et bien je refuse, oui, je refuse et voici pourquoi. Je connais votre loyauté, votre délicatesse. Pour me rembourser, vous consentirez à la vente de cette dernière terre où revivent tous vos souvenirs, où reposent vos chers parents que j'ai connus et aimés, eux aussi. Ah ! Dieu merci ! les morts ne savent pas ce qui se passe après eux... Comme ils souffriraient en vous voyant malheureuse, méconnue et trahie, comme vous l'êtes... Or, Dascholf ne doit pas être vendu... tant que cette terre vous appartient, il vous reste un asile, un revenu annuel assuré. Le

lendemain de cette vente, ce serait la misère... je ne puis contribuer à une pareille folie, à une mauvaise action.

LA PRINCESSE.

Cette dette, pourtant, nous devons la payer?

EVRARD.

Vous la paierez peu à peu, par versements annuels.

LA PRINCESSE.

Mais vous êtes fou, les dettes de jeu se paient dans les quarante-huit heures.

EVRARD.

Le prince, n'ayant pas d'argent disponible, n'avait pas le droit de contracter une dette de jeu...

LA PRINCESSE.

Mais il sera chassé de tous les cercles, disqualifié, déshonoré! Il ne nous restera plus qu'à quitter la France, à fuir Paris.

EVRARD.

Tant mieux! Cette existence absurde ne pouvait durer éternellement. Allez, votre mari ne sera pas le seul étranger qui disparaîtra

ainsi de la vie parisienne, ni même le seul français. En tous cas, il sera bien obligé de lâcher cette drôlesse... Son orgueil, sa vanité souffriront, tant mieux... ce sera le châtiment.

LA PRINCESSE.

Mais je préfère mourir dans la misère la plus affreuse que de me dire, éternellement : tu pouvais le sauver, tu ne l'as pas voulu... Et s'il se fait justice lui-même; s'il se tue... quel remords affreux! et je vous jure que la honte d'un scandale mondain équivaut, pour le prince, à la perte absolue de l'honneur; il n'y survivra pas. Il faut tâcher de comprendre les idées, même les préjugés de ceux que nous allons condamner. Ayez pitié de nous!

EVRARD.

Non, cent fois non!

LA PRINCESSE.

Ah! vous n'êtes plus le même homme, Evrard; vous me répondez comme les autres, avec dureté, avec colère...

EVRARD.

Mais, vous ne savez donc pas combien cet

homme est méprisable et ingrat? Vous ne savez pas qu'en ce moment, pendant que vous vous humiliez pour lui, votre mari médite une nouvelle infamie? Je ne l'ai apprise que tout dernièrement; je ne voulais pas vous en parler, mais il faut bien que vous sachiez la vérité.

LA PRINCESSE.

Ne me dites rien, je ne veux rien savoir. Si le nouveau malheur qui me menace est vraiment trop cruel, je n'aurai peut-être plus la force de me sacrifier pour Philippe... vous me direz la vérité plus tard, quand je l'aurai sauvé.

EVRARD.

Eh bien, soit! sacrifiez-vous pour cet homme qui vous trompe, vous dédaigne et vous ruine. Sacrifiez-lui votre honneur, votre vie, l'avenir de votre enfant; car, vous êtes mère, et votre fils aura le droit de vous reprocher un jour votre faiblesse et votre égoïsme. Bientôt, sans doute, votre mari exigera votre complicité dans quelque affaire de vol ou de chantage, et vous obéirez, et vous direz encore : mon amour excuse tout! Eh bien, non! votre amour n'est pas

une excuse, et ce n'est plus de la pitié que vous m'inspirez.....

LA PRINCESSE.

Comment osez-vous me parler ainsi? Vous avez le droit de refuser la grâce que j'implore, vous n'avez pas le droit de m'insulter... personne n'a ce droit-là; ne m'insultez pas, ne m'insultez pas!...

EVRARD.

Mon Dieu! mon Dieu! qu'ai-je fait? Vous pleurez, madame Louise, vous pleurez, grâce à moi? Est-ce possible? Ma vie n'avait qu'un but : votre bonheur; qu'une récompense : votre amitié. Grâce à votre mari, j'ai perdu tout cela. En ce moment même ce n'est pas contre vous, c'est contre vos bourreaux que je m'indigne, c'est votre faiblesse que je déplore. Comprenez-vous ma colère, quand je vous retrouve, après un an d'absence, toujours sous l'empire de ce misérable, toujours prête pour lui à tous les sacrifices.

LA PRINCESSE.

Ne l'insultez plus, puisque le sort vous venge.

EVRARD.

Ne soyez pas impitoyable, à votre tour, ne me reprochez pas éternellement quelques paroles qui m'ont échappé dans un instant de folie. Ma vie, ma fortune, tout ce qui est à moi, vous appartient, même s'il faut en faire le sacrifice, à cet homme que je méprise.

LA PRINCESSE.

Ainsi, vous consentez ?

EVRARD.

Oui.

LA PRINCESSE.

J'aurai l'argent aujourd'hui même ?

EVRARD.

Dans une heure.

LA PRINCESSE.

Ah, mon Dieu !... La vie redevient possible... il est sauvé.

EVRARD.

Ah ! égoïsme admirable de l'amour ! oui, il est sauvé. Veuillez m'attendre un instant, là, dans cette pièce... Je vais demander à mon fils les fonds nécessaires...

LA PRINCESSE.

Et s'il refuse ?

EVRARD.

Il ne refusera pas... ne craignez rien...

LA PRINCESSE.

Ah ! mon vieil ami... mais, non, aucune parole ne pourrait exprimer ma reconnaissance...

EVRARD.

Ne me remerciez pas, je ne fais que mon devoir.

SCÈNE V

EVRARD, RODOLPHE.

Rodolphe !

RODOLPHE.

Que voulez-vous, père ?

EVRARD.

Il faut que tu me donnes quarante mille francs.

RODOLPHE.

Hein? vous dites, papa?

EVRARD.

Je te dis que j'ai besoin de quarante mille francs.

RODOLPHE.

Comment quarante mille francs?

EVRARD.

N'ai-je pas déposé entre tes mains soixante mille francs, toutes mes économies?

RODOLPHE.

Je ne vous dis pas le contraire.

EVRARD.

Eh bien, j'ai besoin de quarante mille francs, rien de plus naturel!

RODOLPHE.

Que voulez-vous en faire!

EVRARD.

Ça, ça me regarde.

RODOLPHE.

Et pour quelle époque en aurez-vous besoin?

EVRARD.

Pour tout de suite, pour aujourd'hui.

RODOLPHE.

Pour tout de suite?... Mais vous êtes fou! vous croyez que j'ai quarante mille francs dans ma poche?

EVRARD.

Non, mais tu as de l'argent déposé à la Banque de France, au Crédit Lyonnais... Assieds-toi là... signe-moi un chèque, j'aurai encore le temps de le toucher aujourd'hui.

RODOLPHE.

Je vois que vous êtes bien renseigné, mais rien ne m'oblige à déplacer ainsi mes capitaux.

EVRARD.

Allons, allons, plus de phrases!... Parmi les capitaux engagés dans tes opérations financières, y a-t-il soixante mille francs qui m'appartiennent?

RODOLPHE.

Oui, certainement.

EVRARD.

Eh bien, donne m'en quarante mille... Vends les actions que tu m'avais achetées.

RODOLPHE.

Mais, c'est de la folie, papa ! Il n'y aura plus moyen de s'en procurer, et ces actions rapportent quinze pour cent.

EVRARD.

J'ai trouvé un meilleur placement.

RODOLPHE.

Permettez-moi d'en douter.

EVRARD.

Qu'est-ce que ça te fait ? Je n'ai pas besoin de tes conseils, cet argent m'appartient... j'ai assez travaillé pour le gagner !

RODOLPHE.

Eh ! parbleu ! je le sais bien. Vous avez travaillé toute votre vie, comme un nègre, comme un esclave ; nous sommes parvenus à vous assurer, jusqu'à la fin de vos jours, une honnête aisance, et vous y renoncez volontairement ? Je proteste de toutes mes forces.

EVRARD.

Et moi, je proteste contre l'abus de confiance que tu as commis, en plaçant mes économies dans ta maison de jeu, car tu as fait cela, malgré ma défense, j'en suis sûr, maintenant. Oh ! ne dis pas non ! Depuis une heure, j'ai deviné bien des choses que j'ignorais jusqu'à présent ; tu as agi dans une bonne intention, et je ne puis t'en vouloir, mais ce mensonge a duré assez longtemps.

RODOLPHE.

Parbleu ! vous méprisez le métier dans lequel je gagne honnêtement une fortune considérable ; vous préférez vous laisser voler par ces grands seigneurs ruinés, par ces espèces de pannés polonais, qui vous ont exploité toute votre vie... Ma femme a bien raison, vous n'aimez personne, ici, ni moi, ni ma sœur, ni vos petits-enfants ; votre véritable famille, ce sont ces gueux qui vous ont chassé, après vingt ans de fausses protestations. Tenez, papa, vous laisser dépouiller par ces gens-là, après l'affront qu'ils vous ont fait, ce n'est plus du dévouement, c'est de la bassesse, et j'en rougis pour vous.

EVRARD.

Vraiment! ceci passe les bornes! C'est toi qui parles de bassesse, toi, un usurier, un tenancier de tripot!

RODOLPHE.

Ménagez vos expressions, papa... prenez garde!

EVRARD.

Ah! ma faiblesse t'indigne! Tu ne comprends pas mon dévouement à cette famille que j'ai servie pendant plus de vingt ans... c'est grâce à elle, pourtant, que j'ai trouvé des affections sincères, des amitiés véritables, dans ce pays lointain, où la misère m'avait chassé, autrefois, quand vous étiez tout petits, ta sœur et toi, et qu'il fallait gagner votre vie... Avez-vous eu jamais à vous plaindre de mon indifférence, ne me suis-je point privé de tout, pendant des années, pour pouvoir vous envoyer l'argent nécessaire à votre éducation et à vos plaisirs? Et si j'ai toujours eu la sottise de vivre pour autrui, n'en avez-vous pas profité aussi bien que les autres? N'avais-je point le droit de disposer

selon mon bon plaisir, de l'excédent de mes forces, de mon temps et de mon courage? Quel est le devoir que je n'ai pas rempli? Comment oses-tu me reprocher de n'avoir été toute ma vie, qu'un valet et un courtisan? Ah! comme c'est mal, et comme... c'est injuste!

RODOLPHE.

Voyons, papa, vous ne m'avez pas compris.

EVRARD.

Où est la fortune que j'ai ramassée, selon toi, en m'aplatissant devant mes maîtres? Tu sais bien qu'un autre à ma place, ayant à gérer cette immense fortune, au milieu d'un gaspillage inouï, aurait amassé, au moins, quelques centaines de mille francs. Moi, j'ai les mains nettes de l'argent d'autrui... le pire de mes ennemis n'aurait pas osé m'insulter ainsi.

RODOLPHE.

Mais, je n'ai jamais voulu vous insulter... calmez-vous.

EVRARD.

Je ne suis qu'un petit bourgeois; j'ai travaillé toute ma vie, mais ma probité vaut celle d'un

grand seigneur. J'ai la certitude de l'avoir gardée intacte, pendant vingt ans de servitude. Je ne permettrai à personne de l'attaquer devant moi ! Va, les dupes volontaires, ceux qui se sacrifient toute leur vie et qui n'attendent rien en échange de leur dévouement : ni fortune, ni gloire, ni profit matériel d'aucune sorte... ceux-là, vois-tu, sont encore les meilleurs, mais tu ne peux même pas me comprendre. On m'a chassé de la famille, parmi laquelle j'ai vécu si longtemps, et la mienne m'est devenue étrangère et hostile... je suis seul au monde; tout le monde me hait, ta sœur et toi, vous êtes des ingrats.

RODOLPHE.

Vous êtes incorrigible. Tenez, papa, voilà votre chèque... je ne peux mieux vous répondre.

EVRARD.

Tu te décides enfin, c'est bien.

RODOLPHE.

C'est égal, vous savez, le jour où vos nobles amis vous auront soutiré votre dernier sou, votre couvert sera toujours mis à la maison.

EVRARD.

Madame la princesse !... madame Louise !

RODOLPHE.

Parbleu ! j'en étais sûr.

EVRARD.

Voici l'argent...

SCÈNE VI

LES MÊMES; LA PRINCESSE; puis ANDRÉ.

LA PRINCESSE.

L'argent... est-ce possible ?

EVRARD.

Tenez, voici un chèque sur la Banque de France.

LA PRINCESSE.

Et nous pourrons toucher la somme entière... aujourd'hui même ?

EVRARD.

Certainement !

LA PRINCESSE.

Mon Dieu ! c'est donc vrai ?... Nous sommes sauvés, ne perdons pas un instant.

ANDRÉ.

Le dévouement de ce vieil ami devient inutile... ma mère, le prince a payé sa dette de jeu...

LA PRINCESSE.

Qui donc ? quel est l'ami, le bienfaiteur ?

ANDRÉ.

Comment, vous ne devinez pas? La baronne Vandergold vient de partir précipitamment, pour Pétersbourg. Mon père a reçu la somme dans une lettre, persuasive sans doute, car il a accepté... dénouement prévu d'avance.

LA PRINCESSE.

Et ton père a consenti? Non, non, c'est impossible... dis-moi que tu mens, que tu le calomnies.

ANDRÉ.

Hélas ! je dis la vérité, mais ce que vous ignorez encore, et ce qu'il faut vous apprendre, c'est l'humiliation suprême qui vous menace... Mon

père vous chasse, mon père vous répudie, pour épouser cette drôlesse, mon père veut divorcer...

LA PRINCESSE.

Que dis-tu, André? Il me semble que je deviens folle ! Ton père a eu de grands torts envers moi, mais il est incapable d'une pareille lâcheté. Toutes les trahisons, toutes les épreuves possibles, je les accepte d'avance; devant Dieu, devant les hommes, je suis toujours sa femme, la seule qui porte son nom... les autres ne sont que des maîtresses, aimées aujourd'hui, oubliées dès demain ?

ANDRÉ.

Oui, c'est indigne et infâme, mais que voulez-vous, le doute est impossible.

LA PRINCESSE.

Ainsi c'est vrai, ton père veut divorcer. C'est bien de cette nouvelle infamie que vous vouliez me parler, vous, Evrard ?

EVRARD.

Hélas, oui, madame.

LA PRINCESSE.

Jamais, jamais ! entendez-vous ? Moi, vivante, elle ne sera que sa maîtresse, une fille entretenue, comme les autres. Ah ! vous croyiez que j'abandonnerais mes droits les plus sacrés, mes droits d'épouse et de mère, aussi facilement que cette fortune qu'il m'a volée ! Vous vous trompez, il faudra me tuer pour obtenir mon consentement.

EVRARD.

De grâce ! calmez-vous.

LA PRINCESSE.

Ah ! mon audace vous stupéfie, n'est-ce pas ? Vous ne m'auriez pas crue capable d'un mouvement de révolte... c'est ainsi cependant. J'ai encore quelques croyances que je saurai défendre, envers et contre tous. Mais, je suis folle !... Que lui importe la religion, l'honneur, la foi jurée ? L'inconscience de cet homme m'inspire un tel dégoût que je n'ai même plus la force de me défendre !... Désormais, il est mort pour moi, et je consens à tout... épargnez-moi seulement le supplice de le revoir. Surtout

qu'il n'ait jamais l'audace de reparaître à mes yeux. C'est moi qui demanderai le divorce, c'est moi qui l'exige. Emmène-moi, André, emmène moi... les forces m'abandonnent.

ANDRÉ.

Venez, ma mère,... et calmez-vous : ce divorce n'aura pas lieu !

LA PRINCESSE.

Et qui l'empêchera ?

ANDRÉ.

Moi.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Le Justicier.

Un salon dans la villa de la baronne Vandergold à Péterhof, Russie. — Portes à droite; porte-fenêtre au fond, donnant sur le jardin dont on aperçoit les massifs se détachant sur le ciel très clair d'une nuit d'été. — A gauche une porte dérobée, masquée dans le décor.

SCÈNE PREMIÈRE

ESTHER, LE PRINCE.

ESTHER.

C'est donc bien entendu. N'oubliez pas qu'il vous faudra renoncer entièrement à cette existence de viveur qui ne convient plus ni à votre âge, ni à votre position sociale... Plus de jeu, plus de maîtresses, d'aventures retentissantes...

je ne me laisserai ni ruiner, ni ridiculiser comme madame Louise. Songez que nous avons bien des choses à nous faire pardonner et que, seule, une correction parfaite d'existence et d'attitude mondaine, pourra nous rendre la situation à laquelle j'aspire.

LE PRINCE.

Je vous l'ai déjà dit, Esther, vous trouverez en moi, non seulement le mari le plus passionnément épris, mais aussi le plus dévoué et le plus obéissant. C'est pour vous, ne l'oubliez pas, que je consens au scandale d'un divorce qui frappera au cœur la plus dévouée, la meilleure des femmes, dont le seul crime est de n'être plus aimée.

ESTHER.

Vous m'aviez promis de ne jamais parler du passé.

LE PRINCE.

Croyez-vous, d'ailleurs, que je regretterai mon existence d'autrefois, bruyante et vide? Ce que j'y cherchais, c'était l'oubli de ma vie manquée.

ESTHER.

Et le jeu? la terrible passion que rien ne guérit?

LE PRINCE.

Hélas! Esther, vous m'obligez à vous faire l'aveu le plus pénible et le plus humiliant. Comme pour la plupart des joueurs parisiens, le jeu n'a jamais été pour moi un plaisir, mais une source chimérique de revenus possibles. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous nous marierons sous le régime dotal, ceci est bien convenu. D'ici quelques mois j'espère vous avoir remboursé cette dette dont je rougis, que j'ai eu tort de contracter, bien que vous m'y ayez presque forcé; mais enfin, nous n'aurons pas besoin des revenus problématiques du jeu.

ESTHER.

Oui, vous me rembourserez ces malheureux soixante mille francs; ce sera absurde, mais, vous y tenez absolument, c'est convenu. On dirait vraiment que vous rougissez de m'avoir la moindre obligation... Savez-vous que c'est fort blessant pour moi?

LE PRINCE.

C'est ainsi cependant, et vous savez bien que j'ai raison.

ESTHER.

Vous savez aussi que je n'admettrai jamais vos préjugés hypocrites et mesquins, mais je n'essaie plus de vous convaincre. Un dernier mot, cependant. J'ai été franche et loyale, vous devez en convenir. J'ai voulu vous faire connaître tout le passé de la femme que vous voulez épouser, même les erreurs et les folies de sa première jeunesse; mais, sachez-le bien, vous n'aurez pas le droit, plus tard, de lui reprocher le passé.

LE PRINCE.

Voilà une méchante parole, Esther, et qui me peine profondément; votre vie pour moi ne doit commencer qu'au jour où vous avez daigné vous apercevoir que mon amour existe.

ESTHER.

Promettez-moi encore de ne pas détester cette malheureuse enfant, dont le monde ignore

l'existence; vous me permettrez, n'est-ce pas, de ne pas l'abandonner tout à fait; de venir la voir, ici, en Russie, de temps en temps?

LE PRINCE.

Ne craignez rien, jamais une parole, une allusion, ne rappellera le passé; votre enfant sera le mien, Esther; et, plus tard, qui sait? nous pourrons l'adopter.

ESTHER.

Comme vous êtes bon, Philippe, et l'on s'étonne que je vous aie choisi, entre tous; que vous soyez parvenu à gagner mon amour, ma confiance absolue. Oui, Philippe, une vie nouvelle commencera pour nous deux; nous quitterons la France, le lendemain de notre mariage, n'est-ce pas? nous irons passer l'hiver en Italie, peut-être même en Russie, n'importe où, pourvu que nous nous sentions seuls, loin du monde et de la calomnie.

LE PRINCE.

Ah! chère aimée! enfin, vous voilà raisonnable! Oui, certes, nous aurons bien le temps, plus tard, de songer à l'ambition mondaine...

jouissons d'abord de notre bonheur, voilà le but essentiel, voilà la vérité.

ESTHER.

Méchant! Et dire que ce matin encore, quand tu es arrivé à l'improviste, tu as été si injuste! Je n'aurais jamais osé te remettre, personnellement, l'argent de cette malheureuse dette de jeu; notre avenir, notre bonheur dépendaient pourtant de cette sotte histoire, tandis que moi absente, je savais bien que tu finirais par accepter. C'est égal, j'avais tellement peur de ta colère, que je suis partie le soir même; et j'avais raison d'avoir peur, puisque, au lieu de m'embrasser, après deux semaines d'absence, dès ton arrivée, tu t'es mis à me gronder avec une telle violence que notre discussion a dégénéré en dispute. Sais-tu, que ma pauvre petite et cette bonne madame Gérard étaient épouvantées!

LE PRINCE.

Vous avez raison, ma chère Esther, je n'avais aucun droit de vous faire des reproches, mais, vous le savez, ce qu'on pardonne le moins faci-

lement à autrui, c'est une faute commise par nous-mêmes.

ESTHER.

Pourquoi ne m'as-tu pas suivie tout de suite, puisque tu avais découvert ma retraite?

LE PRINCE.

Je voulais régler d'abord l'affaire de cette dette de jeu; mon cousin, Edmond de Mora, finira par me prêter ces cinquante mille francs, à compte sur l'héritage de la comtesse douairière, notre cousine, héritage légendaire, car elle nous survivra tous, mais sur lequel j'ai le droit de compter, vous le savez.

ESTHER.

Je me figure les intérêts qu'il exige...

LE PRINCE.

Ah, dame! les gens du monde, les parents surtout, quand ils se mêlent d'usure... n'importe, c'est moi qui lui devrai une reconnaissance éternelle, car j'espère qu'il tiendra sa promesse et que, bientôt je pourrai m'acquitter envers vous.

ESTHER.

Encore?

LE PRINCE.

Je voulais enfin vous annoncer, avec certitude, l'heureuse nouvelle du consentement de ma femme.

ESTHER.

Et vous êtes sûr que maintenant le divorce n'est plus qu'une affaire de deux ou trois mois?

LE PRINCE.

Avec les protections que nous avons à la nonciature, oui!

ESTHER.

Quel bonheur! je n'ose pas y croire... c'est presque de la reconnaissance que j'éprouve pour cette femme si longtemps détestée.

LE PRINCE.

Oui, et quoi qu'il advienne, Esther, n'oubliez jamais que nous lui devrons notre bonheur et notre liberté... désormais, un seul danger nous menace : mon fils.

ESTHER.

André! Je l'avais oublié!

LE PRINCE.

Oui, André, chez qui la jalousie, le désespoir de vous avoir perdue, la douleur de voir sa mère abandonnée, ont développé une surexcitation nerveuse qui m'inquiète... André, que je crois très sérieusement capable de tout et qui fera son possible pour empêcher notre union, soyez-en sûre.

ESTHER.

Ah! cet André, dont la misanthropie précoce m'a toujours inspiré une terreur instinctive, comme je le hais!

LE PRINCE.

Je ne le crains pas, moi, je vous le jure cependant, nous avons le droit de nous défendre, et c'est aussi une des raisons de mon arrivée en Russie. André a quitté Paris, brusquement, la veille de mon départ; bien que son retour ne soit pas signalé à la frontière, je suis sûr qu'il est ici. En ce moment même il doit rôder autour de cette maison.

ESTHER.

Mais vous m'épouvantez, Philippe!... Cette

maison isolée et déserte... je veux rentrer à Pétersbourg, dès demain. André est capable de tout.

LE PRINCE.

Ne craignez rien, je suis là. D'ailleurs, que pourrait faire ce malheureux? quelque esclandre, une tentative d'intimidation, tout au plus... En tous cas, s'il veut vous parler, ne le recevez pas, sous aucun prétexte.

ESTHER.

Ah! vous pouvez être tranquille!

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME GÉRARD.

GÉRARD.

La petite voudrait vous embrasser avant de s'endormir, madame.

ESTHER.

C'est bien, j'y vais. A tout à l'heure, Philippe...

et je vous en supplie, ne quittez pas la villa. Vous me le promettez ?

PHILIPPE.

Je vous le promets ! Oui, il est en Russie, j'en suis sûr !

SCÈNE III

LE PRINCE, ANDRÉ.

LE PRINCE.

André !... Ah ! je savais bien que nous te verrions bientôt

ANDRÉ.

Vous, mon père, ici !...

LE PRINCE.

Tu ne t'attendais pas à cette rencontre ? Tu étais venu pour menacer, terroriser une femme ! Ce sera plus difficile, maintenant que je suis là pour la défendre. Parle, que lui veux-tu ?

ANDRÉ.

Je n'ai rien à vous dire ! nous sommes des étrangers l'un pour l'autre... Nous n'avons pas

une idée, pas une croyance commune, vous ne pourriez pas me comprendre, ni vous, ni personne de votre monde.

LE PRINCE.

Je le sais bien, tu préfères le monde des utopistes grossiers, dont la doctrine n'est qu'une chimère de destruction et de haine.

ANDRÉ.

Oui, la vérité absolue et la beauté suprême nous échappent et nous n'avons qu'une certitude : celle de notre ignorance éternelle. Mais nous connaissons aussi bien que vous la relativité des choses humaines.

LE PRINCE.

Oh, je connais la banalité féroce de vos doctrines.

ANDRÉ.

En effet, elles doivent froisser tous vos préjugés. N'êtes-vous pas heureux au prix du malheur de ceux qui vous entourent; cela suffit.

LE PRINCE.

Tu te trompes. J'ai horreur de tous les fanatismes, voilà tout !

ANDRÉ.

Je vous en prie, mon père, laissons là cette discussion... Peu importent les raisons qui m'ont éloigné du milieu social où je suis né ; ce qui est certain, c'est qu'il y a en moi, en effet, un fond d'orgueil et de sauvagerie redoutable, et que je crois ne m'être jamais humilié devant personne. Eh bien, je suis prêt à vous remercier à genoux, si vous me promettez d'accomplir ma prière.

LE PRINCE.

Tu parles de mon mariage avec Esther ?

ANDRÉ.

Je parle de votre divorce avec ma mère.

LE PRINCE.

Ce divorce t'exaspère, n'est-ce pas? Tu voudrais l'empêcher à tout prix.

ANDRÉ.

En effet !

LE PRINCE.

Et de quel droit? Suis-je obligé de te rendre compte de mes actions ?

ANDRÉ.

Vous rendrez compte de celle-ci à votre loyauté et à votre honneur.

LE PRINCE.

L'honneur n'a rien à voir avec une question purement sentimentale.

ANDRÉ.

Dans les relations privées que la loi n'atteint pas, il peut y avoir aussi des actions déloyales. Ce divorce sera une infamie, car il frappera au cœur une victime innocente que vous sacrifiez à votre passion aveugle.

LE PRINCE.

Ta mère a consenti elle-même à ce divorce ; notre séparation mettra fin à une existence douloureuse au possible.

ANDRÉ.

Je suis sûr qu'elle regrette déjà le consentement qui lui a échappé dans un cri de révolte. Elle en mourra de chagrin ; elle ne survivra pas à votre abandon : vous n'aviez pas le droit d'exiger un pareil sacrifice.

LE PRINCE.

Ah ! le prétexte est habile ! Ce n'est plus ta jalousie et ta haine qui motivent ton intervention inqualifiable, c'est ton amour filial, que chacun excusera.

ANDRÉ.

Ne faites pas intervenir dans notre discussion des souvenirs qui n'ont rien à y voir... La personnalité de votre maîtresse, les sentiments qu'elle a pu m'inspirer autrefois, ne doivent avoir aucune influence sur votre décision actuelle. N'essayez pas, surtout, de railler la seule affection qui me reste en ce monde.

LE PRINCE.

Je ne te savais pas sentimental à ce point. Depuis trois ans, déjà, tu vis loin de ta mère...

ANDRÉ.

C'est vrai, la vie nous a séparés. Mais, autrefois, dans mon enfance attristée et méchante, j'ai adoré ma mère, vous le savez bien... et je l'adore encore, — avec une nuance de profonde pitié, — mais avec la même reconnaissance attendrie. Elle, seule, m'a aimé en ce monde,

j'en suis sûr. C'est la douleur de la voir malheureuse qui m'éloigna, jadis, de la maison paternelle et aujourd'hui encore, quand je songe à son existence, — qui n'a été qu'amour et abnégation, bonté et courage, — quand je songe à la comédie navrante qu'elle joue depuis des années, dans ce milieu absurde et cruel qui exige qu'on agonise, le sourire aux lèvres, je retrouve pour la plaindre une tendresse puérile et des larmes d'enfant. Je vous en supplie, mon père, ne commettez pas une action irréparable dont le souvenir empoisonnera votre vie.... ayez pitié de votre victime !

LE PRINCE.

Tu me parles comme si j'étais vraiment un bourreau impitoyable... Ta mère est une sainte; tu as mille fois raison de la respecter et de l'aimer... et tu ne saurais croire combien l'idée de son chagrin me désole. Mais tu ne sais pas ce que c'est qu'une passion véritable, comme elle s'empare peu à peu de notre volonté, surtout au déclin de la vie, quand le pressentiment que cette passion est vraiment la der-

nière la fortifie et l'augmente. Tu n'es qu'un enfant, tu ne comprends pas qu'on puisse aimer ainsi : jusqu'à la lâcheté, jusqu'au crime.

ANDRÉ.

Vous vous trompez, mon père. Oui, commettre un crime pour conquérir un être adoré qui nous échappe et dont la possession résume le sens et la joie de la vie, je comprends cela...

LE PRINCE.

Pourquoi me condamnes-tu, alors ?

ANDRÉ.

Oui, un duel, un meurtre, une lutte acharnée où l'on risque sa vie ; mais pas un de ces crimes infâmes et sûrs de l'impunité qui tuent lentement une victime innocente. Avez-vous réfléchi, mon père, à tout ce qu'un pareil mariage a de ridicule et même d'odieux ? Songez que vous êtes deux fois plus âgé que cette femme, que le monde, dont l'opinion vous a toujours préoccupé, condamnera ce mariage.

LE PRINCE.

Que m'importe l'opinion des indifférents et des sots ?

ANDRÉ.

On vous accusera d'avoir épousé Esther par intérêt. L'immense disproportion de vos fortunes lui donnera le droit de vous traiter en esclave... Quoi qu'il advienne, vous jouirez de son luxe et de sa fortune ; vous vous sentirez éternellement son obligé.

LE PRINCE.

Crois-tu que de pareilles calomnies peuvent m'atteindre ?

ANDRÉ.

Songez, enfin, que cette femme est indigne de porter votre nom. Songez que ses aventures ont défrayé, pendant des années, les racontars ineptes du monde cosmopolite... oui, malgré son immense fortune, on la considère partout comme une aventurière...

LE PRINCE.

Tais-toi, ne calomnie pas une femme dont le seul tort est de ne plus t'aimer...

ANDRÉ.

Et vous croyez qu'elle vous aime ? Vous n'avez jamais douté de la sincérité de cette

comédie?... Vous ne voyez donc pas que cette femme, compromise par plusieurs scandales retentissants, espère reconquérir sa situation mondaine, en vous épousant... elle veut surtout acheter un nom qui flattera sa vanité de parvenue,... voilà le secret de ce grand amour.

LE PRINCE.

Tu mens! Tu voudrais me faire douter de son affection, tu n'y parviendras pas! Elle m'aime, entends-tu? d'une tendresse moins passionnée que la mienne, mais que je crois durable. Elle m'aime, te dis-je, en dehors de toutes les considérations d'intérêts. Certes, tu es jeune toi, tu as plus de chance de séduire et de plaire et, cependant, elle te déteste et elle m'aime... et c'est là, crois-moi, la seule raison de ta colère, de cette indignation que tu crois désintéressée et qui n'est qu'un obscur désir de vengeance personnelle.

ANDRÉ.

Mon père!

LE PRINCE.

Je suis vieux, et indigne d'être aimé; j'ai

commis toutes les folies possibles; l'amour d'Esther est absurde, répète-le encore, j'en conviendrai, peut-être; mais n'aie pas la sottise d'en nier l'existence... Pourquoi aime-t-on? Pourquoi n'est-on pas aimé? Est-ce qu'on sait? Est-ce qu'on peut savoir?

ANDRÉ.

Ah! le passé vous importune, je le vois bien, ce que vous n'oublierez jamais c'est qu'il y a trois ans, votre fiancée m'a appartenue, ici même; elle me prodiguait les mêmes paroles d'amour et les mêmes serments...

LE PRINCE.

Tais-toi!

ANDRÉ.

Une dernière fois, renoncez-vous à vos projets de divorce?

LE PRINCE.

Tu es fou!

ANDRÉ.

Vous refusez?

LE PRINCE.

Je refuse.

ANDRÉ.

Prenez garde! La responsabilité des événements qui peuvent s'accomplir retombera sur vous.

LE PRINCE.

Epargne-moi tes menaces ridicules, je ne les crains pas.

ANDRÉ.

Ainsi, c'est la guerre entre nous?

LE PRINCE.

La guerre, soit! Tu verras si je sais me défendre.

ANDRÉ.

Remarquez que je ne revendique aucuns droits sur cette femme; je n'exige point une rupture; ce n'est donc pas à mon amour trompé que je songe... Jurez-moi seulement de ne pas l'épouser et je vous jure, moi, de ne plus jamais la revoir, je disparaîtrai, vous n'entendrez plus parler de moi.

LE PRINCE.

Tu n'as pas de conseils à me donner... Laisse-moi... va-t'en!

ANDRÉ.

Ainsi, pour la dernière fois, vous refusez?

LE PRINCE.

Je refuse.

ANDRÉ.

C'est bien. Au revoir.

SCÈNE IV

LE PRINCE, MADAME GÉRARD.

LE PRINCE.

Madame Gérard!

LE PRINCE.

Quels sont les habitants de cette villa?

GÉRARD.

Il n'y a, ici, que les deux vieux Allemands qui élèvent la petite, madame et moi.

LE PRINCE.

Esther n'a emmené aucun de ses domestiques?

GÉRARD.

Non, monsieur. Vous savez que madame vient voir sa fille en secret. Il n'y a que moi qui suis dans la confidence. A Paris, en ce moment, on la croit à Pétersbourg, à Pétersbourg on la croit à Moscou, chez sa cousine Rachel Vandergold.

LE PRINCE.

Il y a, au moins, un dvornik, un concierge, comme dans toutes les maisons russes?

GÉRARD.

Oh! oui, monsieur le prince, mais on ne le voit jamais... une véritable brute encore, celui-là... toujours ivre-mort... je crois qu'il est absent aujourd'hui.

LE PRINCE.

Y a-t-il une autre issue, par laquelle on puisse pénétrer dans cette maison?

GÉRARD.

Oui, monsieur. Il y a une espèce de petite porte dérobée donnant sur la cour.

LE PRINCE.

André avait une clé qui lui permettait d'ouvrir cette porte?

GÉRARD.

Oui.

LE PRINCE.

L'a-t-il gardée?

GÉRARD.

Je l'ignore... c'est possible.

LE PRINCE.

Il est indispensable que toutes les issues de la maison soient gardées cette nuit. Or, je suis seul, le dvornik est absent, à mon grand ennui; je serai obligé de demander main forte à la police. Ecoutez, madame Gérard, il n'y a pas une minute à perdre. J'irai moi-même à la mairie du village... vous, pendant ce temps, veillez! Il n'est que huit heures du soir, il y a encore quelques passants sur la route, nous n'avons rien à craindre d'ici une heure ou deux.

GÉRARD.

Vous m'épouvantez... Du reste, vous ne trouverez personne... Péterhoff est loin d'ici, vous n'aurez pas le temps d'y aller, le village le plus rapproché n'est qu'une petite bourgade.

LE PRINCE.

C'est égal, il est impossible que je ne trouve personne. Pas un mot de tout cela à madame, n'est-ce pas? Vous savez comme elle est nerveuse et impressionnable.

GÉRARD.

Vous pouvez être tranquille.

LE PRINCE.

Ecoutez, madame Gérard, je crains quelque imprudence de votre part; vous avez aussi une clé de cette porte?

GÉRARD.

Madame en avait une; tenez, elle la mettait là d'habitude, dans ce petit meuble, elle doit y être encore.

LE PRINCE.

Donnez-la moi; je serai sûr, du moins, que l'on n'ouvrira à personne.

GÉRARD.

Tâchez de revenir bien vite... madame est très nerveuse, aujourd'hui... la scène que vous avez eue, ce matin, l'a bouleversée... pauvre mignonne!

LE PRINCE.

N'oubliez pas mes recommandations!

SCÈNE V

MADAME GÉRARD, seule.

En voilà des histoires! Tout cela n'est pas clair... Pourquoi parle-t-il toujours de M. André?...

SCÈNE VI

MADAME GÉRARD, ESTHER.

ESTHER.

Le prince n'est plus là?

GÉRARD.

Non, madame.

ESTHER.

Je l'avais prié de ne pas quitter la villa ce soir... Je suis nerveuse, inquiète; je ne sais

quels pressentiments me tourmentent. Jamais cette maison ne m'a semblé aussi triste, aussi déserte. Dire que depuis huit ans, depuis sa naissance, ma pauvre Rosette y a grandi et vécu! Il faut absolument la mettre dans un pensionnat, en France, l'hiver prochain; je ne pourrai plus vivre en la sachant loin de moi... pauvre petite! Quelle triste enfance d'orpheline et comme elle m'aime cependant! Je n'ai jamais ressenti pour cette enfant une tendresse si profonde. Il me semble que je vais la quitter pour longtemps, cette fois-ci. Quand reviendrons-nous en Russie? Les larmes m'étouffent, moi qui ne pleure jamais! Quelle faiblesse! c'est Philippe qui m'a effrayée avec ses craintes absurdes! Que peut-il m'arriver?

GÉRARD.

Rien, rassurez-vous, madame!

ESTHER.

Personne n'a aperçu André dans le pays?

GÉRARD.

Mais non, madame; vous vous êtes déjà informée à Pétersbourg. Le prince André n'est

pas rentré en Russie, on aurait eu son signalement, à la frontière.

ESTHER.

Vous avez raison, c'est absurde et pourtant nous commettions une imprudence, en passant des semaines entières dans cette villa isolée aux environs d'une grande ville... On peut envahir la maison, nous dévaliser... Occupez-vous de nos malles, nous partirons demain matin.

GÉRARD.

Quel bonheur, madame! Rentrons-nous bientôt à Paris?

ESTHER.

Je l'espère, cela dépendra du prince.

GÉRARD.

Q'est-ce que je disais!... Il y a eu une dispute... Madame ne va pas se coucher?

ESTHER.

Non, pas encore... j'ai des lettres importantes à écrire. Restez là, à côté; soyez prête à venir à mon premier appel. Fermez la porte du jardin.

GÉRARD.

Oui, madame.

ESTHER.

Et l'autre issue ?

GÉRARD.

Elle est fermée.

ESTHER.

La clef est toujours là dans ce secrétaire ?

GÉRARD.

Je l'ai donnée au prince.

ESTHER.

A Philippe ?

GÉRARD.

Oui, madame. Il me l'a demandée avec tant d'insistance.

ESTHER.

Quelle drôle d'idée ! A quoi bon ? Encore une fois, ne vous éloignez pas.

GÉRARD.

Non, madame ; soyez tranquille.

SCÈNE VII

ESTHER, seule.

Oui, aimer... se donner tout entière, sans calcul et sans arrière-pensée... ne vivre que pour le bonheur de ceux que nous aimons ! Ah ! mon Philippe ! Son amour passionné et timide, à la fois, et la tendresse infinie que je devine dans chacune de ses paroles, tout me séduit en lui. C'est donc vrai ? j'aime enfin, moi aussi, pour la première fois ?.. Oui, la vie est désirable et précieuse, elle est le seul bonheur, la seule réalité ! Maintenant, que je tiens à la vie, j'ai peur qu'elle ne m'échappe ! Quelle folie ! Un long avenir de bonheur et d'amour nous attend ! Comme je veux vivre, comme je veux être heureuse !

SCÈNE VIII

ESTHER et ANDRÉ, Il entre par la porte secrète, qu'il referme, puis sans être vu d'Esther il va jusqu'à la porte du fond qu'il ferme également.

ESTHER, l'apercevant tout à coup.

André.... vous ici!

ANDRÉ.

Vous ne m'attendiez pas?

ESTHER.

Ah! vous pénétrez de force dans cette maison dont je vous avais interdit l'accès! Prenez garde, je pourrais vous faire arrêter, mais j'ai encore pitié de vous, je me contente de vous chasser!... Songez que ma femme de chambre, le vieil Hoffmann et sa femme sont là, dans la pièce voisine; je n'ai qu'à appeler.

ANDRÉ, la menaçant d'un revolver.

Si vous appelez au secours, je vous frappe sans pitié, je vous le jure, sans un moment d'hésitation ou de remords.

ESTHER.

Allons donc! Je ris de vos menaces! Vous

savez bien que pour vous aussi c'est la mort, la Sibérie, les travaux forcés.

ANDRÉ.

Vingt fois déjà, dans ma vie de conspirateur, j'ai bravé tout cela. D'ailleurs, je ne risque rien aujourd'hui. Avant qu'on parvienne à enfoncer cette porte, j'aurais vingt fois le temps de m'enfuir par l'autre issue dont je possède la clé.

ESTHER.

Eh bien, soit! vous me tuez comme un lâche que vous êtes et vous avez le temps, la possibilité de fuir. Vous savez, cependant, que la justice s'emparera de vous, tôt ou tard; dès demain vous serez arrêté.

ANDRÉ.

Vous vous trompez. Personne ne connaît ma présence ici, personne ne m'y a vu. Je suis arrivé avec un faux passeport, l'ami qui voyage sous mon nom, ne pénétrera en Russie que demain.

ESTHER.

Votre père vous a vu, j'en suis certaine; son

trouble, son inquiétude de tout à l'heure ne m'étonnent plus; vous lui aviez parlé?

ANDRÉ.

En effet, mais le témoignage de mon père sera insuffisant, cent personnes m'auront vu la veille à la frontière.

ESTHER.

Votre père va arriver tout à l'heure, il est allé chercher du secours, j'en suis sûre... Vous savez qu'il ne craint pas votre colère.

ANDRÉ.

Il ne trouvera personne! J'étais sûr que mon père commettrait quelque imprudence qui vous perdrait tous les deux.

ESTHER.

Ah! comme je vous hais, vous et tous ceux de votre race!... Vous vous croyez des justiciers, vous êtes des bourreaux!

ANDRÉ.

Si nous nous trompons, Dieu nous jugera. Ce qui est certain, c'est que nos menaces ne sont pas de vaines paroles. Or, je vous le jure,

Esther, je vous ai condamnée, et si vous refusez de m'obéir, l'œuvre de justice s'accomplira.

ESTHER.

Quel est mon crime, pourquoi ma mort est-elle nécessaire?

ANDRÉ.

Grâce à vous, une femme qui a été toute sa vie une martyre et une sainte va être répudiée indignement... Cette femme est le seul être au monde pour qui j'ai conservé une tendresse sincère; son bonheur a plus de prix pour moi que le triomphe de notre cause elle-même. J'ai promis à ma mère d'empêcher ce divorce, je tiendrai ma promesse, croyez-le. Donc, ce mariage est impossible, ce mariage n'aura pas lieu... Choisissez entre la mort et lui!

ESTHER.

Soit! je n'essaierai pas de vous attendrir, mais comment obtiendrez-vous de votre père la même soumission?

ANDRÉ.

La rupture viendra de vous.

ESTHER.

Il ne me croira pas.

ANDRÉ.

Il faut qu'il vous croie; vous ne le verrez plus, vous quitterez la France pendant un an ou deux...

ESTHER.

Il me suivra.

ANDRÉ.

Il ne vous suivra pas, après avoir lu la lettre que vous allez lui écrire sous ma dictée et qu'il trouvera tout à l'heure en rentrant ici.

ESTHER.

Mais il voudra me voir, me parler.

ANDRÉ.

Vous partirez ce soir même.

ESTHER.

Partir ce soir même, vous êtes fou!

ANDRÉ.

Si vous restez ici, comment le prince pourra-t-il croire à la sincérité de cette rupture?

ESTHER.

Et vous voulez que je parte sans avoir embrassé ma fille?

ANDRÉ.

Il le faut, vous dis-je. Votre grâce ne dépend que de vous.

ESTHER.

Il me semble que tout cela est un mauvais rêve, un cauchemar qui va se dissiper.

ANDRÉ.

Ce n'est pas tout. Si vous essayez de revoir mon père, en secret; si vous trahissez, par une lettre, par une parole, mon intervention dans tout ceci, sachez-le bien, vous êtes perdue; le châtiment dont je parlais tout à l'heure, vous atteindra partout et vous frappera à l'improviste. Je veux que votre séparation soit définitive! Je ne veux plus, tu m'entends? je ne veux plus que tu appartiennes à cet homme! Allons, asseyez-vous, écrivez...

ESTHER.

Eh bien, non! Je me révolte, à mon tour. Il est impossible qu'une pareille violence ait lieu

impunément! quelqu'un me sauvera. Au secours! au secours!

ANDRÉ.

Prenez garde.

ESTHER.

Ah! le lâche, le lâche qui triomphe de la faiblesse d'une femme! Ah! si ton arrêt de mort ne dépendait que de moi, je n'hésiterais pas ainsi que tu le fais encore, je ne t'offrirai pas, moi, un moyen de salut.

ANDRÉ.

Que m'importent vos insultes! Vous savez bien que je suis le plus fort et que vous avez peur de mourir... Allons, obéissez!

ESTHER.

Dictez, je vais écrire.

ANDRÉ.

Le temps est venu de parler en toute franchise. Nos projets me semblent irréalisables. Le divorce à obtenir, l'opinion du monde à braver, tant de difficultés m'épouvantent!... Croyez-moi, mon ami, il nous faut renoncer à

ce mariage. En quittant brusquement Paris, j'espérais vous faire comprendre mes intentions véritables...

ESTHER.

Mais c'est absurde et indigne! Il ne me croira pas! Il verra bien qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela!

ANDRÉ.

Nous n'avons pas un instant à perdre... Ecrivez, je vous l'ordonne!

ESTHER, à part.

Que faire? Je suis perdue! Comment as-tu le courage de me torturer ainsi?

ANDRÉ.

Vous êtes folle. Quelle est cette comédie?

ESTHER.

Mais tu as donc oublié le passé et tes serments d'autrefois? Est-ce ma faute si ta brutalité, tes colères, ta jalousie m'ont éloignée de toi? Si tu l'avais voulu, c'est toi que j'aurais pu aimer; n'accuse donc personne. Et, cependant, sache-le bien, il est trop tard, aujourd'hui. Si

tu parviens à rompre mon mariage, je ne te reverrai plus de ma vie, ce sera l'absence éternelle, plus terrible que la mort.

ANDRÉ.

Que m'importe! Depuis longtemps tu es morte pour moi.

ESTHER.

Ne mens pas, aie du moins le courage d'avouer la vérité. Ne brise pas, dans un moment de colère, ton existence et la mienne. Tu crois défendre ta mère, tu prétends accomplir une œuvre de justice... Mensonge, mensonge!... tu ne penses qu'à ta jalousie!... Ah! vos grandes phrases! vos acclamations indignées! Comme je connais le vide et la fausseté de tout cela! Egoïsme, despotisme sauvage! voilà ce qu'on trouve au fond de vos actions et de vos doctrines!

ANDRÉ.

Et si tout cela est vrai? As-tu eu pitié de moi quand j'implorais ton pardon? Le hasard me permet, en remplissant mon devoir, d'accomplir le plus cher de mes vœux : vous séparer...

pourquoi veux-tu que je renonce à ma vengeance?

ESTHER.

Ta vengeance te rendra-t-elle notre bonheur perdu?

ANDRÉ.

Cet homme qui m'a tout pris te perdra, lui aussi. Depuis deux ans, la rage, la jalousie m'affolent! En déclarant la guerre à cette société infâme où tu règnes, c'est toi que je voulais atteindre. Tu ne sauras jamais tout ce que j'ai souffert, et quelles larmes de sang je refoule par orgueil. Aujourd'hui, ces larmes m'étouffent. N'essaie pas de réveiller ma passion... Si je t'aimais encore, ce n'est plus à mon père, mais au monde entier que je te disputerais.

ESTHER.

Ainsi, le bonheur de me reconquérir ne vaut même pas le sacrifice de ton orgueil et de ta jalousie?

ANDRÉ.

Que veux-tu dire?

ESTHER.

Ecoute-moi, à ton tour, résigne-toi à admettre cet amour... Tâche de me comprendre, ne pense plus à ta mère... Elle a eu sa part de bonheur en ce monde...

ANDRÉ.

Tais-toi, tu me fais horreur!

ESTHER.

André, mon cher André, renonce à ton projet exécrable; permets-moi de déchirer cette lettre odieuse... et je t'appartiendrai encore, je te le jure.

ANDRÉ.

Ainsi, vous me promettez de trahir votre mari, ce mari que vous aimez... et vous me dites cela, à moi, son fils? Quelle créature êtes-vous donc?

ESTHER.

Philippe ignorera toujours le pacte que nous allons conclure. D'ailleurs, que t'importe? Regarde, je suis là, près de toi, ta main dans la mienne... suis-je moins désirable qu'autrefois? Tu m'aimes, et l'amour efface tout. Songes-y bien, tu n'as qu'une parole à prononcer, une parole d'oubli et de pardon... et tu hésites... tu ne m'aimes donc plus?

ANDRÉ.

Ah! enchanteresse! dont la beauté est une source d'infamies!... tu as juré ma perte.

ESTHER.

Non, mais notre bonheur à tous deux.

ANDRÉ, la saisissant dans ses bras.

Oui, je t'adore quand même et malgré tout! Je t'aime et te hais, à la fois.

ESTHER.

Je suis sauvée.

ANDRÉ.

Ah! pauvre fou! qui trahis ton serment! Si j'obéis, je suis perdu, je le sens bien... Toi vivante, mon œuvre inachevée...

ESTHER.

Eh bien, tue-moi, si tu en as le courage; je n'ai pas peur de mourir. Je suis entre tes bras, confiante, sans défense...

ANDRÉ.

Mourir! le mot terrible!...

ESTHER.

Non, car la mort est le repos, elle est la délivrance... mais il faut vivre, et tu ne me tueras pas.

ANDRÉ.

Si, si, tu mens! tu mens encore... dès demain, tu me chasserais sans pitié... je te hais, je te hais!...

Il fait feu, elle tombe.

ESTHER.

Grâce! grâce! pitié!

ANDRÉ.

Je l'ai juré! je l'ai juré!

ESTHER.

Lâche! lâche! lâche!

Elle retombe morte, André s'enfuit par le jardin.

SCÈNE IX

LE PRINCE, MADAME GÉRARD.

LE PRINCE, *frappant à la porte dérobée, à droite, qu'il finit par enfoncer.*

Esther! Esther! répondez-moi! Mon Dieu! au secours! au secours!

Madame Gérard entre par la gauche. — Rumeur générale.

MADAME GÉRARD.

Madame la baronne... morte... assassinée! Ah! les misérables!

LE PRINCE.

Morte! c'est impossible! Réponds-leur, Esther, dis-leur : je suis vivante... Mon Dieu! je deviens fou!

HOFFMANN.

Cet homme était seul ici avec madame.

LE PRINCE.

Comment vous m'accusez?

MADAME GÉRARD.

Vous êtes fou! accuser le prince Philippe!...

C'est son fils qui est le vrai coupable, j'en suis sûre.

LE PRINCE, à part.

Oui, le meurtrier c'est lui.

MADAME GÉRARD.

Mais courez donc après lui! cherchez dans le jardin; dans un instant il sera trop tard.

LE PRINCE.

Non, non, ne cherchez pas; arrêtez-moi!

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

La route d'exil.

L'intérieur d'un relais de poste en Russie; masure en bois. — Portes à gauche et à droite; quelques chaises, une table, un banc en bois. — Au lever du rideau, le maître de poste et Evrard sont assis à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

NICOLAIEW, EVRARD.

NICOLAIEW.

Vous défendez une cause perdue d'avance, cher monsieur... votre attachement à votre ancien maître vous aveugle.

EVRARD.

Ah! il est joli, mon attachement! Nous avons toujours été ennemis.

NICOLAIEW.

Eh bien, alors?

EVRARD.

Eh bien, nos mauvaises relations sont une garantie de mon impartialité... Je vous affirme que le prince n'a pas commis ce meurtre aussi révoltant que stupide.

NICOLAIEW.

Vous niez l'évidence. Le procès a duré assez longtemps, l'avocat du prince s'est donné assez de peine pour le tirer d'affaire.

EVRARD.

Oui, toutes les preuves l'accusent, je le sais bien et, cependant, je suis sûr, absolument sûr, de son innocence. Au moment du meurtre, le prince revenait tout simplement du village où il était allé chercher du secours.

NICOLAIEW.

Vous savez bien que cet alibi enfantin de son défenseur a été une des charges les plus accablantes de l'accusation.

EVRARD.

Le prince a frappé pendant un quart d'heure

à la porte de la mairie. Les voisins dormaient, personne n'a entendu le tapage... Supposez un instant que le maire et l'adjoint aient vraiment passé la soirée à la mairie et que le prince eût pu les rencontrer... son innocence éclaterait aux yeux de tous...

NICOLAIEW.

Ah! ces Français! quels rêveurs! Il faut toujours que vous forgiez des romans! Les choses se sont passées autrement. Souvenez-vous de la reconstitution du meurtre par le procureur impérial. Oh! je connais l'affaire, elle m'a intéressé vivement. Le prince, espérant que l'alibi maladroit qu'il s'était ménagé suffirait pleinement, aussitôt sorti, rentre dans la maison par l'issue dont il vient de prendre la clé et, en effet, madame Gérard, la femme de chambre de la victime, quelques minutes après l'avoir laissée seule dans la chambre du meurtre, entend le bruit d'une discussion. Personne n'est entré par la rue, le prince seul a pu pénétrer par la porte du jardin, et c'est lui, en effet, qu'on a trouvé auprès du cadavre de la vic-

time... Je ne comprends même pas, quelle peut être votre version ?

EVRARD.

Ma version est invraisemblable, mais elle est la seule vraie. Au moment où le prince sortait de la villa des Hoffmann, le véritable auteur du crime y pénétrait par la porte secrète dont il possédait la clé, lui aussi.

NICOLAIEW.

On vous a expliqué cent fois que personne ne pouvait l'avoir, cette fameuse clé, personne, excepté le prince.

EVRARD.

Et la déposition d'André ?

NICOLAIEW.

Tentative généreuse, mais enfantine ! Ce jeune homme a voulu se sacrifier pour sauver son père. La présence du prince André a été constatée à Dunabourg, à deux cents lieues de Pétersbourg, le jour même du crime.

EVRARD.

Vous savez, les constatations de la police...

D'ailleurs, admettez un instant l'hypothèse d'un meurtre combiné à l'avance par un malfaiteur inconnu qui pénètre dans la villa, qui entame une discussion violente avec la victime, dans cette pièce où il l'a enfermée sans qu'elle s'en aperçoive, sans doute, et dont elle ne sortira plus vivante. Remarquez que l'enfant d'Esther n'a jamais reconnu positivement la voix du prince. Au moment même où le crime vient de s'accomplir, M. de Mora rentre dans le jardin. Il entend une détonation et se précipite naturellement par l'issue la plus rapprochée, c'est-à-dire par cette fameuse porte dérobée dont il vient de prendre la clé avant de sortir. Il pénètre dans la chambre du crime au moment même où le meurtrier vient de s'enfuir par le jardin et la porte du fond. Epouvanté, il tombe à genoux devant Esther qui agonise dans ses bras. C'est ainsi qu'on le trouve auprès de sa victime présumée, à moitié fou, non pas de remords, mais d'épouvante et de désespoir.

NICOLAIEW.

Mais enfin pourquoi a-t-il avoué, pourquoi ?

EVRARD.

Ah ! pourquoi, c'est là tout le mystère..... je le sais bien.

NICOLAIEW.

C'est égal, les juges n'auraient pas prononcé une condamnation à l'unanimité !

EVRARD.

Avec ça qu'il n'y a jamais eu d'erreurs judiciaires.

NICOLAIEW.

Toujours vos vieilles rengaînes françaises... le courrier de Lyon... un tas de blagues !

EVRARD.

Encore une fois évidemment, il y a un mystère dans tout ce procès, et si vous connaissiez, comme moi, cet homme, depuis vingt ans, vous comprendriez les mobiles qui l'ont poussé à avouer un crime qu'il n'a pas commis.

NICOLAIEW.

Encore ! vous persistez !

EVRARD.

Oui, je persiste à ne pas y croire, car, enfin,

pourquoi ce meurtre abominable et stupide ? Pourquoi tuer une femme qu'il adorait, qu'il allait épouser ?

NICOLAIEW.

Décidément, vous ne voulez pas comprendre l'affaire ; vous oubliez toujours la fameuse lettre inachevée, écrite par la victime quelques instants avant sa mort et qui a toujours été la pièce de conviction décisive du procès. Grâce à cette lettre, le mobile du crime est indéniable et certain. La baronne Vandergold avait renoncé à ce mariage, elle voulait rompre ; dans ce but, elle quitte Paris, à l'improviste, il y a six mois, en payant une dette de jeu considérable contractée par le prince. Celui-ci ne comprend pas qu'on lui donne congé ou, plutôt, ne veut pas le comprendre. Il poursuit sa victime, décidé à tout, plutôt que de perdre la dernière chance de salut que ce mariage représente pour lui. Il arrive à Péterhof, le dix-sept juillet et le matin même du crime il a avec sa victime une querelle terrible. Madame Esther ne se laisse pas intimider et il la trouve, quelques heures plus

tard, en train d'écrire cette lettre de congé qui ruine ses dernières espérances. Dès lors, M. de Mora n'a plus rien à ménager; la colère le rend fou; dans un moment de rage contre la victime qui lui échappe malgré lui peut-être, il exécute sa menace... il est pris, il avoue... Mais tout cela est clair comme le jour!...

EVRARD.

Je me méfie des choses si claires que ça. Voici la princesse. Laissez-nous, je vous prie.

SCÈNE II

EVRARD, LA PRINCESSE.

EVRARD.

Déjà levée, madame?

LA PRINCESSE.

Je n'ai pu dormir et, cependant, je tombe de fatigue, la fièvre seule me soutient... Le convoi des prisonniers n'est pas encore arrivé?

EVRARD.

Pas encore, madame.

LA PRINCESSE.

Quel supplice! Vous souvenez-vous du jour de votre première arrivée en Russie, il y a bien des années? Comme aujourd'hui, nous attendions le prince Philippe, mon fiancé... Comme je l'aimais déjà et comme tout cela est loin!

EVRARD.

Votre mari a bien changé, lui aussi... vous ne le reconnaîtriez plus.

LA PRINCESSE.

Hélas! j'en ai peur... le malheureux! Dire que dans quelques instants nous allons revoir le même homme, un forçat, lui! un forçat! une bête enchaînée qu'on insulte et qu'on frappe!

EVRARD.

Madame Louise, de grâce, calmez-vous!

LA PRINCESSE.

Depuis trente ans, que de chemin parcouru! Trente ans! toute une vie! En vérité, j'ai trop lutté, j'ai trop souffert! et je n'ai même plus la

force de me plaindre ! Vivre et souffrir ! à quoi bon? Tout s'efface dans l'oubli... De tant de sacrifices, d'espérances et de douleurs subies, que restera-t-il demain? pas même un souvenir. L'énigme n'a pas de solution, la vie n'a aucun but.

EVRARD.

Vous vous trompez... Votre existence a encore sa raison d'être, comme tout en ce monde. Ah ! madame Louise ! si vous vouliez comprendre, si vous vouliez remplir votre devoir jusqu'au bout !

LA PRINCESSE, vivement.

Je ne comprends pas, docteur.

EVRARD, après un long silence.

Savez-vous que votre santé nous inspire de graves inquiétudes ! C'est une réaction inévitable après tant d'émotions et d'épreuves. Durant le procès, votre douleur faisait peine à voir, elle a même étonné, sans doute, les sots et les méchants.

LA PRINCESSE.

Que m'importe l'opinion du monde, maintenant surtout?... Vous ignorez à quelle heure doit passer le convoi des prisonniers?

EVRARD.

Nous n'avons plus que quelques instants à attendre.

LA PRINCESSE.

On nous a déjà dit cela plus de vingt fois.

EVRARD.

Oui, mais cette fois-ci, je crois que c'est sérieux.

LA PRINCESSE.

Ah ! tant mieux !... Evrard?...

EVRARD.

Madame?

LA PRINCESSE.

Croyez vous que Philippe consentira à me dire adieu ?

EVRARD.

Oui.

LA PRINCESSE.

Et s'il refuse de me voir, de me parler, comme pendant le procès ? Savez-vous que c'est

indigne? pourquoi avoir repoussé mon pardon, mon dévoûment?

EVRARD.

Que voulez-vous? des souvenirs trop récents vous séparaient encore.

LA PRINCESSE.

Je voudrais tant le voir, une dernière fois... lui dire que j'ai tout pardonné, que je n'ai pas le droit de le juger... Mon Dieu ! comme le temps traîne ! J'aurais tant besoin de repos et d'oubli ! Ah ! vivre seule, ne plus entendre les paroles qui mentent ; ne plus voir les sourires qui blessent... ce serait le bonheur. Oui, mais comment oublier? comment vivre? En aurai-je la force?

SCÈNE III

LES MÊMES, ANDRÉ.

LA PRINCESSE.

André, que veux-tu? Que viens-tu faire ici?

ANDRÉ.

Je viens sans doute dans le même but que vous, ma mère... Je voudrais voir, une dernière fois, celui que nous ne verrons plus.

LA PRINCESSE.

Et vous aurez le courage de paraître à ses yeux, de lui parler?

ANDRÉ.

J'ai appris que le convoi des condamnés, dont il fait partie, quitterait Pétersbourg, ce matin ; qu'il s'arrêterait ici, la première étape. Il m'a semblé qu'ici, du moins, il n'aurait pas le courage de me chasser.

LA PRINCESSE.

Moi non plus, je ne l'ai pas revu depuis six mois. J'étais accourue en Russie prête à lui pardonner, à intercéder pour lui. Il n'a même pas voulu me revoir... Comprends-tu cela, André? n'est-ce point abominable? Pourquoi me haïr ainsi?

ANDRÉ.

Il ne nous hait pas, ma mère, mais il l'aime toujours, l'autre.

LA PRINCESSE.

Tu as raison. Vivante ou morte, son souvenir nous sépare. Que lui importe notre affection, la pitié, le pardon de ceux qui l'ont aimé. Le monde entier, pour lui, n'était-ce point cette femme ? Depuis qu'elle n'est plus, la force de vivre semble l'abandonner. Tu l'as bien vu, pendant tout le procès, il n'a même pas essayé de se défendre.

ANDRÉ.

Oui, il veut mourir, vous l'avez deviné, car la vie qui l'attend en exil, n'est-ce point une mort certaine ? plus terrible que l'autre, la mort de l'intelligence et de l'âme!... et comme il a raison!... Ah! mourir! ne plus penser! ne plus souffrir! Oublier l'ineffaçable vision de ce visage adoré autrefois et que la mort a glacé! oublier cette chose monstrueuse, réelle cependant : Esther morte, Esther assassinée!

LA PRINCESSE.

Mon pauvre enfant! Ah! que Dieu ait pitié de nous ! Que de malheurs et de crimes ! Comme tu as dû souffrir! Sais-tu que tu as vieilli de

dix ans en six mois? Je croyais ressentir pour toi l'horreur qu'inspirent les grands coupables; tout à l'heure, je t'ai parlé durement. Mais j'ai deviné en toi une telle détresse que mon indignation, mon épouvante ont disparu ; malgré tout, tu restes mon enfant et ta vie brisée ne m'inspire plus qu'une immense pitié.

ANDRÉ.

Et, cependant, avouez-le, ma mère, ce n'est plus votre amour d'autrefois ; entre moi et tous mes semblables, l'abominable action se dressera toujours. Désormais, je suis seul en ce monde et tellement isolé parmi la race des vivants qu'en vérité l'avenir m'épouvante... Depuis six mois, depuis que j'ai appris l'arrestation de mon père, mon existence n'est qu'une longue agonie. Si notre dernier recours en grâce est rejeté, je me tuerai, je vous le jure; je me tuerai ainsi que j'aurais dû le faire depuis long temps... car il est innocent, entendez-vous, ma mère? il est innocent!... Le misérable qui a commis ce crime abominable, le vrai coupable est libre... la vie, l'espoir, la liberté lui restent...

tandis qu'une éternité d'esclavage commence pour mon père, et ce misérable...

LA PRINCESSE.

Tais-toi, ne me dis pas son nom, je ne veux pas l'entendre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, EVRARD, puis L'OFFICIER et NICOLAIEW.

EVRARD.

Les voici!... ils arrivent.

LA PRINCESSE.

Mon Dieu! donnez-moi du courage.

L'OFFICIER.

Allons, dépêchez-vous! nous sommes en retard.

NICOLAIEW.

A l'instant... les chevaux sont prêts!

L'OFFICIER.

Ne lambinez pas trop... Ah! envoyez-moi un

verre d'eau-de-vie... il fait un froid de loup.

LA PRINCESSE.

Le prince de Mora se trouve parmi les prisonniers confiés à votre garde...

L'OFFICIER.

Que vous importe!

LA PRINCESSE.

Je vous supplie de nous accorder quelques instants d'entretien avec lui.

L'OFFICIER.

Vous êtes folle! Personne n'a le droit de parler aux prisonniers... Qui êtes-vous?

LA PRINCESSE.

Je suis sa femme... voici mon fils... Nous refuserez-vous la grâce que nous implorons?

L'OFFICIER.

Je suis désolé, madame, j'ai des ordres formels...

LA PRINCESSE.

Ayez pitié de nous!

L'OFFICIER.

Je vous assure que c'est impossible.

LA PRINCESSE.

De grâce, je vous en supplie !

L'OFFICIER.

Personne ne saura jamais, vous me le promettez ?...

LA PRINCESSE.

Je vous le jure.

L'OFFICIER.

Eh bien ! soit, je vous autorise à voir votre mari. Hé ! Dimitri ?

LA PRINCESSE.

Merci, monsieur... Mais je n'aurai pas le courage de le voir, de lui parler... dans un instant... mes forces me trahiraient... Parlez-lui le premier, André !... Intercédez pour moi... dites-lui qu'il n'a pas le droit de me repousser, que ce serait trop cruel...

ANDRÉ.

Oui, ma mère.

L'OFFICIER.

Voici le prisonnier... on ne vous accorde que dix minutes, pas une de plus.

SCÈNE V

ANDRÉ, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Je savais bien que vous feriez une dernière tentative pour me voir...

ANDRÉ.

J'implore votre pardon.

LE PRINCE.

Je n'ai rien à vous pardonner... N'êtes-vous pas un vengeur, un justicier ?

ANDRÉ.

Ne m'accablez pas... vous voyez bien que je donnerais ma vie pour racheter mon crime... Vingt fois, j'ai crié la vérité, en m'accusant du meurtre dont vous êtes innocent... Est-ce ma faute si on n'a pas voulu me croire ?

LE PRINCE.

N'avais-tu pas combiné ton crime de façon à être sûr de l'impunité ? Ne savais-tu pas que,

quoi qu'il advienne, on accuserait un innocent et que tu ne pourrais même plus le sauver?

ANDRÉ.

C'est cela qui me rend fou de désespoir, je réclame ma part d'expiation.

LE PRINCE.

Ne crains rien... l'avenir me vengera... Mais puisque tu as désiré et provoqué cette dernière entrevue, écoute-moi : Tant mieux si quelque chose d'humain a tressailli dans ton âme de sectaire, devant le spectacle de la mort et l'effroi mystérieux qu'elle inspire... Quant à moi, je ne suis plus le même homme. Pendant ces six mois où j'ai vécu seul avec mes souvenirs, avec l'image de la morte, toujours présente à mes yeux, avec le désespoir sans nom de l'avoir perdue... tout a changé en moi : mes croyances, mes idées, mon orgueil d'autrefois; tout cela est mort et ne renaîtra plus.

ANDRÉ.

Je puis donc espérer?

LE PRINCE.

Sache-le bien, cependant, aucun être au

monde ne m'inspire une haine aussi profonde que toi!

ANDRÉ.

Mon père, épargnez-moi!

LE PRINCE.

Quand ta victime se traînait à tes pieds en criant grâce, l'as-tu épargnée? Pourquoi aurait-on pitié de ceux qui furent impitoyables? Tu es donc le plus vil, le plus haïssable des hommes, et te voir, te parler, entendre le son de ta voix, est pour moi un supplice plus affreux que le supplice du bagne!

ANDRÉ.

Ah! mon père!

LE PRINCE.

Et, cependant, je ne veux pas que tu meures, car le crime odieux qui pèse sur ta conscience est mon œuvre en partie, je le sais... Oui, certes, j'ai mal mené ma vie... Je n'étais pas méchant et j'ai fait tant de mal! Pourquoi est-ce la plus adorée des créatures humaines qui a payé pour moi? Ceci est le secret de Celui dont la Justice dépasse notre intelligence... mais tu es mon

fils, c'est moi qui t'ai appris à placer nos passions d'un jour au-dessus de toutes les lois divines; c'est moi qui t'ai donné le prétexte du crime abominable... j'en accepte, aujourd'hui, l'expiation tout entière.

ANDRÉ.

Eh bien, non! c'est une injustice qui crie vengeance au ciel, et je veux vous sauver, malgré vous.

LE PRINCE.

Rien ne peut me sauver, tu le sais bien. Ma vie est finie. Ici ou sur la terre d'exil, l'image de la morte ne me quittera plus... Ici ou là, l'ombre d'un fantôme me couvre le monde entier d'un long suaire de deuil; dès lors, pourquoi se révolter contre un faux jugement provoqué par moi-même; je l'ai accepté dès la première heure, comme une expiation. Toi, tu es jeune; tu peux, tu dois recommencer la vie.

ANDRÉ.

Jamais, jamais! mon père... vous ne savez pas combien je l'ai aimée et comme vos remords sont peu de chose auprès de ceux qui m'accablent.

LE PRINCE.

Je le sais et, cependant, encore une fois, je ne veux pas que tu meures. Je t'ai donné la vie, je te donne aujourd'hui l'inestimable trésor, sans lequel elle n'est rien : la liberté. Tu dois vivre et expier; tu dois comprendre que personne en ce monde ne possède la vérité, ni le droit de punir.

ANDRÉ.

Oui, tout comprendre, tout pardonner; aimer tous ceux qui souffrent, quels qu'ils soient; leur rendre le bonheur que j'ai volé à la morte, car elle était jeune encore et un long avenir l'attendait sans doute. Oui, c'est cela que vous exigez de moi, mon père... et je vous promets de remplir votre volonté... mais à quoi me rattacher dans la vie? Où trouverai-je le symbole de l'oubli, l'image du pardon?

LE PRINCE.

Un but te reste dans l'avenir. La morte laisse un enfant, une fille qu'elle n'a point reconnue,

que les Vandergold vont renier... une enfant à qui tu as tout pris en ce monde : fortune, affection maternelle, avenir social, tout! Les pauvres diables qui l'ont recueillie sont de braves gens, mais qui sait si leur protection ne lui fera pas défaut un jour? Tu dois vivre pour cette enfant, pour qu'un jour, peut-être, au nom de la morte, elle puisse pardonner.

ANDRÉ.

L'enfant! c'est vrai! Je n'ai même pas le droit de mourir.

LE PRINCE.

Me promets-tu de vivre?

ANDRÉ.

En effet, le devoir est là, l'oubli et le pardon possibles...

LE PRINCE.

Tu le jures?

ANDRÉ.

Mais vous, du moins, mon père, avant de me dire un éternel adieu, pardonnez-moi.

Il veut saisir la main du prince et l'embrasser.

LE PRINCE, le repoussant avec dégoût.

Non, non!... Ne me tends pas la main.

ANDRÉ.

C'est vrai... pardon...

LE PRINCE.

Personne en ce monde ne peut te pardonner. Les lèvres qui auraient pu prononcer l'absolution, que tu attendras toute ta vie, sont closes pour l'éternité. Tu as commis le crime irrémédiable pour lequel il n'est pas de pardon;... au nom d'une loi humaine tu as détruit l'œuvre divine de la vie;... créature d'un jour qui ne connaît que l'apparence des choses, tu as prononcé un verdict éternel... et ton sort m'inspire, désormais, une profonde pitié, car la souffrance rachète mon passé, la tienne n'efface rien. Pour moi, avec la mort sociale, commence la délivrance, pour toi le châtiment avec l'impunité.

ANDRÉ.

C'est vrai, une malédiction pèse sur moi.

LE PRINCE.

Oui. Souviens-toi que tu seras jugé, à ton

tour, par une justice absolue et qu'elle seule peut t'absoudre; ne songe pas au suicide, gardetoi de mourir, ta faute inexpiée.

ANDRÉ.

Et si je vis pour l'enfant; si mon existence entière lui est consacrée; si je deviens un autre homme, plus clément et plus humble, croyez-vous qu'une chance de rédemption et de salut existe encore pour moi?

LE PRINCE.

Je le crois.

ANDRÉ.

Soit! Je vivrai!

SCÈNE VI

Les Mêmes, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Et moi, Philippe, me repousserez-vous?

LE PRINCE.

Louise!

LA PRINCESSE.

Mon bien-aimé... Hélas! est-ce possible! Pendant si longtemps j'ai été courageuse. On peut me pardonner un instant de faiblesse... Que veux-tu? Je t'ai tant aimé! Te voir souffrir est une douleur si cruelle! mais chaque instant est précieux et j'ai encore tant de choses à te dire.

LE PRINCE.

Le sort vous a vengée, votre ennemie est morte, que vous faut-il de plus?

LA PRINCESSE.

Pourquoi être injuste à ce point? Même du vivant de cette femme, j'aurais tout pardonné, mais je ne veux pas, vous m'entendez? je ne veux pas que vous partiez pour l'exil en emportant un pareil soupçon.

LE PRINCE.

Que veux-tu dire?

LA PRINCESSE.

Au moment de mourir, quand vous penserez encore aux choses du passé et que vous comprendrez combien vous fûtes injuste en repous-

sant mon affection, ce souvenir renaîtrait et m'accuserait encore. Vingt ans d'amour, de dévouement et de fidélité me donnent bien le droit de me disculper à vos yeux...

LE PRINCE.

Que voulez-vous me dire... je cherche en vain...

LA PRINCESSE.

Je n'exige rien de vous, André, ni confession, ni aveu d'aucune sorte! Mais j'ai le droit d'implorer un dernier témoignage que vous seul pouvez nous rendre... Mon enfant, mon cher enfant, ayez pitié de moi.

ANDRÉ.

Un témoignage?... Lequel?

LA PRINCESSE.

En cet instant suprême, où nous voilà réunis pour la dernière fois, où aucun de nous ne serait capable de mentir, dites à votre père que je ne vous ai jamais ordonné de me venger... dites-lui que je ne suis pas la complice du malheureux qui a tué cette femme; dites-lui que

je suis innocente, que j'ignorais son projet exécrable.

ANDRÉ.

Ah! pauvre chère mère!

LE PRINCE.

Ne jurez pas, André! Ah! sainte créature dont la bonté me désarme! Jamais, tu m'entends? jamais je ne t'ai soupçonnée... je te le jure... Toi, inspiratrice d'un meurtre, et d'un meurtre aussi lâche, toi, dont la vie n'a été que pardon des injures!...

LA PRINCESSE.

Es-tu sincère? Crois-tu à mon serment? Aucun soupçon ne subsiste?

LE PRINCE.

Aucun, je le jure! Ah! mon cœur se brise... merci d'être venue... l'expiation n'eût pas été complète si je n'avais pu implorer ton pardon... pour tout, tout le passé.

LA PRINCESSE.

Je n'ai rien à te pardonner. Tu m'as fait connaître le charme d'un grand amour; même les

chagrins qui me venaient de toi m'étaient chers. Si Dieu m'a refusé la joie de te rendre heureux, ce n'est pas ma faute.

LE PRINCE.

Je veux que tu me dises : Je te pardonne... ne me laisse pas partir avec un tel remords.

LA PRINCESSE.

Je te pardonne.

L'OFFICIER, rentrant.

Il m'est impossible de vous accorder une minute de plus, nous avons déjà un retard considérable.

LE PRINCE.

Adieu, Louise, le moment de la séparation est venu.

LA PRINCESSE.

Et je ne te verrai plus? jamais? jamais?... le mot terrible!

LE PRINCE.

Il le faut bien.

LA PRINCESSE.

Non, non, de grâce, monsieur, un seul instant encore... Philippe! tu as le droit de me

haïr et de me repousser, tu n'as pas celui de rompre notre serment. Dieu seul peut le briser! Aux jours d'épreuve je redeviens ta femme, je réclame mes droits, je reprends ma parole. Ah! folle que j'étais! j'interrogeais ma conscience, je cherchais le devoir et le devoir était là! si facile à comprendre! Ah! insensés que nous sommes! Le passé est bien mort, je t'aime, je te suivrai partout! partout où je pourrai vivre ou mourir près de toi.

ANDRÉ.

Mais vous ne résisterez même pas à la fatigue d'un pareil voyage! C'est une mort volontaire, presque un suicide!

LA PRINCESSE.

Allons donc! chaque année, des centaines de femmes du peuple suivent leurs maris sur la route d'exil; celles-là n'analysent pas le devoir, elles le subissent... De grâce, par pitié! permets-moi de te suivre.

ANDRÉ.

Mais parlez-lui donc, mon père, défendez-lui de mourir.

LE PRINCE.

A quoi bon? Une voix plus persuasive que la nôtre lui parle en ce moment... c'est l'instinct de la race. On n'y résiste pas. Un seul mot encore, Louise : j'accepte le sacrifice immense que vous accomplirez envers et contre tous, je le sais bien... Ah! Louise!... Vous êtes une sainte!

LA PRINCESSE.

Non, une chrétienne seulement.

LA PRINCESSE.

Au revoir, Philippe.

LE PRINCE.

Au revoir, chère femme.

ANDRÉ.

Mais moi, mon père, vous ne me verrez plus? Me refuserez-vous le pardon que j'implore?

LE PRINCE.

Je n'ai pas le droit de te pardonner.

ANDRÉ.

Jamais?

LE PRINCE.

Jamais.

ANDRÉ.

Adieu!

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

Bax-les-Bains.

La terrasse de Bax-les-Bains. — Un jardin. — Au fond, des arbres. — Au premier plan, à droite la terrasse du restaurant et l'entrée des salons de jeu.

SCÈNE PREMIÈRE

GRANDCHAMPS, VERNIER, RODOLPHE.

VERNIER.

C'est inouï! c'est fantastique!

GRANDCHAMPS.

Lord Pendennis vient d'avoir encore une passe ?

VERNIER.

Deux passes de dix! Dites donc, j'ai envie de

tailler, moi aussi... Vous ne voudriez pas vous mettre dans ma banque?

GRANDCHAMPS.

Vous allez tailler, vous Vernier! mais c'est la fin du monde.

VERNIER.

Pourquoi pas?

GRANDCHAMPS.

Et combien mettez-vous en banque?

VERNIER.

Vingt-cinq louis; c'est bien assez pour ces cuistres.

GRANDCHAMPS.

Que voulez-vous gagner avec vingt-cinq louis?

VERNIER.

Oh! moi, je ne taille que pour embêter les pontes, je les fais languir cinq minutes chaque fois que j'ai neuf... Allons, mon cher comte, tentez la fortune une dernière fois... le jour de votre départ, ça ne vous engage à rien.

GRANDCHAMPS.

Merci... je n'ai plus aucun plaisir à laisser

mon argent sur les tapis verts... D'ailleurs, l'Express de Paris part dans une heure.

RODOLPHE.

Comment, monsieur le comte nous quitte déjà?

GRANDCHAMPS.

Ma foi, oui, mon cher Rodolphe, ma cure est terminée et vous savez que j'exècre l'existence des villes d'eaux.

RODOLPHE.

La saison a été cependant particulièrement brillante; notre villa des roses est devenue le rendez-vous de toutes les élégances parisiennes, de toutes les sommités mondaines et artistiques... En ce moment même, notre station thermale est honorée par la présence de Son Altesse, le prince Stenko, grand-duc de Dalmatie; de lord Pendennis; de madame la duchesse douairière de Hellenstein; de madame du Chatelet, l'héroïne du procès à sensation de Châlons sur-Marne et de Prosper Mouret, notre charmant romancier mondain... quant aux plaisirs et attractions de toutes sortes qu'offre la

villa des roses, inutile d'en parler : bal, théâtre, fête de nuit, feux d'artifice : concert deux fois par jour; ce soir même conférence par Petrus Borel de la Comédie-Française, sous ce titre alléchant : Souvenirs de ma vie politique...

VERNIER.

Inutile d'insister, nous connaissons le boniment.

GRANDCHAMPS.

Vous oubliez un détail important, mon cher Rodolphe : c'est que la partie marche à merveille; c'est elle qui fait les frais de tous vos plaisirs et c'est pour cela, peut-être, que je ne les goûte guère... mais, au fait, si je prenais la moitié de votre banque, Vernier? Allons-y, ça m'apprendra à faire le moraliste.

RODOLPHE.

Alors, décidément, vous partez aujourd'hui?

GRANDCHAMPS.

Mais oui.

RODOLPHE.

Bon voyage, monsieur le comte. C'est égal si

l'on vous parle de Bax-les-Bains, n'en dites pas de mal, votre opinion a tant d'influence.

SCÈNE II

OLYMPE et LOUSTEAU.

OLYMPE.

Vous avez encore joué et perdu?

LOUSTEAU.

Que voulez-vous? Le sort s'acharne contre moi.

OLYMPE.

Décidément, mon cher Lousteau, vous abusez de ma patience. C'est très joli, vos grandes phrases et les lettres que vous m'écrivez; toute cette littérature ne me permettra pas de solder la note de ma couturière. Vingt fois déjà j'ai remis mes paiements; à l'heure qu'il est, mes créanciers me poursuivent moi-même, ça ne peut pas durer plus longtemps... Si vos moyens ne vous permettent pas d'avoir une maîtresse, je n'y peux rien.

LOUSTEAU.

Je vous donne tout ce que je gagne. Est-ce ma faute si vos exigences grandissent de jour en jour ; un millionnaire n'y suffirait pas.

OLYMPE.

Vous vous trompez, mon cher. Un millionnaire ferait joliment mon affaire, en ce moment surtout, et j'espère bien le rencontrer un jour ou l'autre. Je m'étonne qu'un homme d'esprit, tel que vous, ne comprenne pas la situation... Je ne puis vivre sans ce cadre de luxe et de bien-être auquel ma beauté, ma jeunesse, mon succès, me donnent tous les droits. J'aurais quelque excuse à subir la gêne et les embarras d'argent de ces derniers temps, si je vous aimais; mais je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais caché la vérité. J'ai horreur du mensonge, de la dissimulation. Croyez-moi, il faut nous séparer, cela vaudra mieux; nous resterons bons amis.

LOUSTEAU.

Vous n'aurez jamais pitié de moi?

OLYMPE.

Oh! voilà les grandes phrases qui recommencent!... bonsoir!

LOUSTEAU.

Vous avez raison. Il est stupide de révéler notre amour et notre faiblesse à des créatures telles que vous. L'amour que vous inspirez est une fatalité et une honte. Celui qui l'accepte doit la subir sans se plaindre. Parlons affaires. Vous êtes furieuse parce que je n'ai pas pu vous donner les dix mille francs que je vous avais promis pour le quinze juillet.

OLYMPE.

Certainement, je suis furieuse. Doucet, Reboux, Worth, tout le monde m'ennuie.

LOUSTEAU.

Je vous ai déjà expliqué que cet argent m'est indispensable pour payer des billets que j'espérais pouvoir renouveler et dont la protestation serait ma ruine.

OLYMPE.

Est-ce que ça me regarde, toutes vos histoires de billets; il me faut mon argent, arrangez-vous comme il vous plaira.

LOUSTEAU.

Eh bien, cet argent, vous l'aurez dans trois jours, je vous le jure.

OLYMPE.

Où le trouverez-vous? Plus un sou à espérer du journal; quant aux deux cents louis que votre éditeur vous avait avancés, vous les avez perdus, le jour même de notre arrivée.

LOUSTEAU.

Que vous importe? Je m'engage d'ici trois jours à vous procurer la somme dont vous avez besoin. Vous parliez de votre indulgence, c'est la mienne qui n'a pas de limites; n'en n'abusez pas cependant, je ne pourrais plus supporter la honte d'une trahison comme celle d'il y a trois mois... Vous ne soupçonnez même pas combien je souffre et combien je vous aime... Voyons, Olympe, ayez pitié de moi... trois jours seulement.

OLYMPE.

Eh bien, soit! mais sachez-le bien, c'est la dernière fois.

SCÈNE III

LES MÊMES et VERNIER.

VERNIER.

Ah! vous voici, chère belle... Vous avez reçu mon billet?

OLYMPE.

Oui, et j'accepte l'invitation.

VERNIER.

Le post-scriptum vous a intriguée?

OLYMPE.

Un peu, je l'avoue; mais j'ai envie de faire un petit tour dans la salle de jeu... il paraît que l'anglais taille toujours à banque ouverte!

VERNIER.

Toujours.

OLYMPE.

Et dire que je n'ai plus le sou! je ne puis même pas risquer quelques louis!

VERNIER.

Regrets superflus, chère amie... lord Pendennis gagne tout ce qu'il veut.

RODOLPHE.

Oui, messieurs; mais il va avoir bientôt un concurrent sérieux; on me signale l'arrivée d'un millionnaire, un prince américain, qui a déjà taillé une banque hier au soir.

OLYMPE.

Un prince américain! quelle sottise!

VERNIER.

Mais non, c'est de lui que je parle dans ma lettre.

OLYMPE.

Ah! bah!

LOUSTEAU.

J'ai entendu parler, moi aussi, d'un polonais ou d'un russe qui a fait fortune aux Etats-Unis et qui vient dépenser ses écus dans notre vieille Europe.

OLYMPE.

S'il s'adresse à Rodolphe, ce ne sera pas long.

VERNIER.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Lousteau, que vous êtes invité, vous aussi.

LOUSTEAU.

Merci, j'accepte avec un étonnement ravi, car enfin, vous ne nous avez pas habitués à tant de prodigalité... vos principes d'économie sont bien connus.

VERNIER.

Tout ça, c'est des légendes... vous verrez le petit dîner que je vous prépare pour ce soir, à sept heures et demie... ici, sur la terrasse, n'est-ce pas ?

SCÈNE IV

RODOLPHE et LOUSTEAU.

LOUSTEAU.

Dites donc, Rodolphe, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas... je ne peux pas croire à une pareille infamie.

RODOLPHE.

De quoi parlez-vous, cher monsieur Lousteau ?

LOUSTEAU.

Voyons, voyons, ne faites pas l'imbécile ; je vous parle de mon billet de cinq cents louis, dont l'échéance a lieu dans deux semaines.

RODOLPHE.

Eh bien ?

LOUSTEAU.

Vous m'aviez juré que ce billet ne sortirait pas de vos mains, et vous venez de l'escompter à Desforges ?

RODOLPHE.

Un créancier n'a plus le droit d'escompter les billets de son débiteur ?

LOUSTEAU.

Il était convenu, entre nous, que ce billet ne serait pas mis en circulation ; mes ennemis n'attendent qu'une occasion pour me compromettre et me perdre.

RODOLPHE.

Mille excuses, j'avais besoin d'argent... une grosse échéance.

LOUSTEAU.

Allons donc ! vous mentez, vous mentez !

RODOLPHE.

Oh ! je vous en prie, pas de gros mots !

LOUSTEAU.

Mais vous êtes immensément riche ! mais vos affaires vont à merveille ! Vous auriez même pu m'avancer cette somme.

RODOLPHE.

Monsieur Lousteau, le cercle de Bax-les-Bains n'est pas un tripot... J'ai pu faire des affaires avec vous à Paris, mais on ne prête pas ici, cela nous est défendu.

LOUSTEAU.

Allons, allons, pas de blagues, vous êtes tout simplement le premier de nos usuriers !

RODOLPHE.

Monsieur Lousteau !

LOUSTEAU.

Ne vous fâchez pas... disons le premier Gobseck.

RODOLPHE.

J'aime mieux ça... un mot latin, sans doute.

LOUSTEAU.

Et votre parole d'honneur !

RODOLPHE.

Ma parole est chose sacrée, monsieur. Quand je m'aperçois que j'ai eu l'imprudence de la donner à la légère, je la reprends.

LOUSTEAU.

C'est charmant !

RODOLPHE.

Je ne comprends pas votre inquiétude ; vous aviez l'intention de me rendre mon argent, n'est-ce pas ? Eh bien, vous êtes maintenant le débiteur de Desforges, voilà tout.

LOUSTEAU.

La vérité, c'est qu'il me sera impossible de payer dans deux semaines. Je voulais vous supplier de m'accorder un sursis. Desforges ne vous a acheté ces billets que pour me tenir en son pouvoir. Le premier septembre ils seront protestés ; mes autres créanciers me tombent dessus ; mon crédit est anéanti, grâce à vos misérables dix mille francs. C'est la ruine définitive ; tout s'écroule : ma situation littéraire,

mon influence parisienne, le bien-être, l'avenir de tous les miens.

RODOLPHE.

Quelle imagination ! vous êtes un poète !

LOUSTEAU.

Et dire que depuis vingt ans, je perds dans vos sales tripots l'argent gagné honnêtement par le travail le plus ingrat et le plus laborieux ; dire que j'ai eu la lâcheté de vous traiter en égal, en camarade.

RODOLPHE.

Vous n'êtes pas dans votre bon sens, monsieur Lousteau, que me reprochez-vous ?

LOUSTEAU.

C'est vrai. J'ai eu tort de m'emporter, mais songez à la situation affreuse dans laquelle je me débats, en ce moment, vous connaissez les haines, les rivalités féroces du monde littéraire. Desforges a juré ma perte.

RODOLPHE.

Tous les mêmes... grâce, pitié... ne faites pas de bêtises et vous n'aurez pas besoin de

vous tourmenter. Non, vraiment, c'est épatant. Tous répètent la même chanson : gens du monde, gens de lettres, gens de rien... Ah ! mon cher Lousteau ! que de fois vous l'ai-je dit, vous marchez à votre ruine ; le jeu d'un côté, les femmes de l'autre... Quel dommage ! un homme de votre talent, un homme remarquable !

LOUSTEAU.

De bons conseils ! Allons, je suis perdu, je le vois bien.

RODOLPHE.

Eh bien, non, ne vous désolez pas... Un homme de talent peut toujours se tirer d'affaires. Vous souvenez-vous de la proposition que je vous ai faite, il y a deux semaines, et que vous avez repoussée avec indignation ?

LOUSTEAU.

Vous osez m'en parler encore... en ce moment ?

RODOLPHE.

Voyons, mon cher Lousteau, soyez raisonnable, ne faites pas le Don Quichotte... Vous

vous trouvez dans une mauvaise passe et personne ne vous tirera d'embarras, vous le savez... Que vous importe une chronique de plus ou de moins; voyons, un bon mouvement. Ecrivez-moi le petit article que je vous demande depuis longtemps et qui, rédigé avec cet esprit endiablé dont vous avez le secret, fera jaser tout Paris... nous redeviendrons les meilleurs amis du monde et je pourrai peut-être vous trouver les dix mille francs.

LOUSTEAU.

Il s'agit, n'est-ce pas, de cette espèce de pamphlet où vous traînez dans la boue votre concurrent Lauriston ?

RODOLPHE.

Oui.

LOUSTEAU.

Allons, parlons cartes sur table... Vous m'offrez dix mille francs si je consens à mettre au point votre ordure pleine de fautes d'orthographe ?

RODOLPHE.

Dame ! c'est un peu votre métier.

LOUSTEAU.

Ah ! vieille crapule ! vieille canaille ! vous croyez ça ! Mais savez-vous que vous m'insultez !

Il le saisit à la gorge.

SCÈNE V

Les Mêmes, CROUPIERS, PREMIER et DEUXIÈME GOMMEUX.

RODOLPHE.

Au secours ! au meurtre ! à l'assassin !

DEUXIÈME CROUPIER.

Voyons, voyons, messieurs !

PREMIER GOMMEUX.

Vous êtes fou, Lousteau.

LOUSTEAU.

Vous avez raison, messieurs. Quelle réparation pourrais-je demander à ce fantoche grotesque ? Je n'ai donc pas le droit de le frapper.

RODOLPHE.

Monsieur Lousteau...

LOUSTEAU.

Je décline donc simplement votre généreuse proposition, cher monsieur. Croyez-moi, les gens de notre métier ont des défauts insupportables, mais vous ne trouverez pas un homme de talent qui consente à devenir l'instrument de vos basses vengeances... J'ai bien des choses à me reprocher, mais je ne vous donnerai pas le droit de dire, une fois l'œuvre de chantage accomplie : bah ! c'est leur métier ! Eh bien, non ! cher monsieur, ce n'est pas notre métier et vous le verrez bien ; d'une façon ou d'une autre, vous serez payé... Allons ! je suis flambé ! *Il sort.*

RODOLPHE.

Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça, messieurs ? Je suis chez moi, je ne fais de mal à personne et tout le monde m'engueule.

LES GOMMEUX.

Bah ! ne faites pas attention !

PREMIER GOMMEUX.

Ces gens de lettres, vous le savez, tous toqués !

DEUXIÈME GOMMEUX.

Lousteau surtout !

RODOLPHE.

C'est égal, je n'aime pas ça... Ah ! mais non, je proteste, ça ne peut pas se passer comme ça !

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN CROUPIER.

LE CROUPIER.

Monsieur Rodolphe ! monsieur Rodolphe ! venez vite. Encore une histoire à la table numéro quatre ! Les pontes qui attrapent le banquier.

RODOLPHE.

Vous le voyez, je n'ai même pas le temps de régler une affaire d'honneur.

LE CROUPIER.

Venez, monsieur Rodolphe, ils font un potin épouvantable, impossible de les calmer.

RODOLPHE.

Sapristi! vous savez pourtant que j'ai ça en horreur! Qui est-ce qui taille?

LE CROUPIER.

Le petit belge.

RODOLPHE.

Tu es bien sûr qu'il n'a plus le sou?

LE CROUPIER.

Oh, oui!

RODOLPHE.

Est-ce lui qui a tort?

LE CROUPIER.

Oh! non!

RODOLPHE.

C'est égal, donne raison aux pontes... Du reste j'y vais moi-même.

PREMIER GOMMEUX.

Ah! ce brave Rodolphe! quel type!

DEUXIÈME GOMMEUX.

Oui, et bien moderne, avec ça, l'usurier fin de siècle!

PREMIER GOMMEUX.

Hélas! Seront-ils plus humains au commencement de l'autre?

DEUXIÈME GOMMEUX.

La partie va finir dans une heure, si nous allions faire un tour dans la salle de jeu?

PREMIER GOMMEUX.

Oui.

SCÈNE VII

ANDRÉ et VERNIER.

ANDRÉ.

Vous êtes sûr que ces renseignements sont exacts?

VERNIER.

Je ne me serais pas permis de nous faire venir d'Amérique sans avoir une certitude absolue.

ANDRÉ.

Songez que je n'ai plus aucune relation, ni aucuns intérêts, en Europe, que tout m'y rappelle un passé déplorable.

VERNIER.

Je le sais bien, mon cher prince, vous avez eu une jeunesse si orageuse, si douloureuse surtout.

ANDRÉ.

Oui, comme tout cela est loin!

VERNIER.

Vos folies d'autrefois, ces chimères de nihilisme qui ne furent heureusement qu'une époque de transition dans votre vie.

ANDRÉ.

De transition, hélas!

VERNIER.

Puis, ce drame mystérieux et terrible; la condamnation du prince Philippe; le dévouement admirable de votre mère qui suivit son mari en Sibérie, comme s'il avait été le plus fidèle des époux; un an après, la nouvelle de la mort de vos parents; la solitude absolue à l'âge de vingt-cinq ans, sans protection, sans fortune.

ANDRÉ.

Oui, à toutes les époques décisives de ma vie, la mort est apparue. La mort m'a tout repris. Ah! quand je songe au passé, que d'épreuves et de luttes inutiles! Oui certes, il fallait du courage pour recommencer la vie avec de tels souvenirs! Plus d'une fois j'ai cru qu'il valait mieux renoncer à la lutte, mais j'avais encore un but à atteindre, un devoir à remplir... Douze ans! il me semble parfois que douze siècles se sont passés depuis ces événements oubliés de tous aujourd'hui, pour moi toujours récents comme une réalité de l'heure présente. Avec l'acharnement que j'employais, jadis, à combattre l'ordre social et les lentes fatalités du progrès, j'ai lutté pour acquérir l'arme essentielle, sans laquelle aucune cause ne triomphe : l'argent... seule divinité d'un monde agonisant dont je ne rêve plus le salut; l'argent avec qui tout s'achète : les âmes et les consciences, l'illusion du bonheur et de l'amour, le respect et l'admiration humaine... j'ai réussi en partie.

VERNIER.

En partie! sapristi! mon cher prince, vous

êtes difficile; sur dix mille naufragés de la vie qui débarquent en Amérique pour y chercher la fortune, pas un, peut-être, n'a réussi, autant que vous; vous êtes tout simplement, à l'heure qu'il est, un des millionnaires du siècle... vous rivalisez avec les Gould et les Vanderbilt.

ANDRÉ.

Oh! n'exagérons rien! Je suis riche, en effet, j'ai eu la chance de placer les débris de ma fortune dans des spéculations heureuses, plus tard, de faire prospérer mes premiers bénéfices, mais de là...

VERNIER.

Voyons, mon cher prince, vous nous croyez bien arriérés dans notre vieille Europe? Nous savons à quoi nous en tenir sur le chiffre de votre fortune.

ANDRÉ.

Oh! ne craignez rien! Je ne dis pas cela pour diminuer vos honoraires!

VERNIER.

Fi donc! Savez-vous que c'est presque sublime ce que vous faites là, mon cher prince?

Ce désir de retrouver l'enfant que votre père a rendue orpheline, de la dédommager de tous les biens qu'elle a perdus, grâce à lui.

ANDRÉ.

Oh! assez, je vous en prie! Je vous avais chargé de retrouver la fille d'Esther Vandergold, je ne vous ai jamais confié les raisons qui m'obligent...

VERNIER.

De quoi vous plaignez-vous? Il vous fallait des renseignements précis, vous les avez... Je vous jure, cependant, que j'ai eu de la peine à les découvrir. La famille des Vandergold, qui n'a jamais voulu reconnaître l'enfant, du reste, la considère comme morte.

ANDRÉ.

Je le sais. Et sa disparition a dû combler de joie ces misérables gonflés d'avarice et d'orgueil. Je prévoyais l'avenir. J'ai fait mon possible pour enlever l'enfant aux bourgeois allemands qui l'avaient élevée, puis adoptée après la mort d'Esther. On ne voulait pas me la confier. Après bien des révoltes, après une tenta-

tive d'enlèvement qui ne réussit pas, d'ailleurs, je finis par me résigner, et je partis seul, vous le savez. Après tout, me disais-je, la petite grandira dans un milieu honnête; ces braves gens l'élèveront chrétiennement; plus tard quand je reviendrai en Europe, riche, devenu un autre homme, je la retrouverai. Figurez-vous mon désespoir, lorsque j'appris la mort des tuteurs de l'enfant; cet incendie, cette catastrophe stupide où ils périrent tous les deux; la disparition de la petite... L'échafaudage de ma vie entière s'écroulait en un jour et cependant, l'enfant n'était pas morte, je la retrouverai encore, me disais-je, et en effet, grâce à vous, aujourd'hui...

VERNIER.

J'ai dû me donner bien du mal, allez.

ANDRÉ.

Et vous êtes sûr de l'identité?

VERNIER.

Absolument sûr. Mademoiselle Olympe Rival, une demi-mondaine dont le succès a été étourdissant l'hiver passé, actuellement en villégiature ici, à Bax-les-Bains; Olympe Rival, une des étoiles du monde où l'on s'amuse, est bien la fille d'Esther Vandergold, l'enfant que la morte allait voir tous les ans chez le pasteur Hoffmann à Peterhof adoptée par lui et disparue, elle aussi, le lendemain de son décès. L'enfant fut emmenée en France par une dame Rabourdin ex-modiste, établie à Pétersbourg, proxénète au besoin. Songez que la pauvre petite se trouva seule au monde, sans défense contre les mauvais conseils et l'ignorance de la vie, à un âge où l'enfant, plus que jamais, a besoin de protection et de surveillance. L'influence de ce nouveau milieu se fit bientôt sentir. Je retrouve Olympe, à l'âge de seize ans, à Lyon, déjà enrégimentée dans la prostitution locale, puis une nouvelle disparition de trois ans; enfin son apparition dans le demi-monde parisien, l'effet produit par sa beauté, ses succès éclatants et subits...

ANDRÉ.

Et personne ne connaît son origine, son nom? Personne n'a jamais eu la curiosité...?

VERNIER.

Mais non! Qu'importe le passé de ces filles dont la vogue dure un hiver ou vingt ans, selon les hasards de leur existence dévoyée et bizarre. Elle-même, si elle connaît le secret de sa naissance, ne le trahira jamais, mais vous trouverez dans le dossier que j'ai eu l'honneur de vous remettre, toutes les preuves possibles, jusqu'à des lettres de sa mère, que la petite gardait comme des reliques sans doute, qu'elle a dû abandonner ou oublier en s'enfuyant de chez la femme Rabourdin et que celle-ci m'a vendues.

ANDRÉ.

Ainsi de tant d'amour, de grâce et de bonté, voilà tout ce qui reste! L'enfant d'Esther est devenue une fille quelconque, une courtisane vulgaire. Je croyais en avoir fini avec cette boue du passé et le passé recommence, plus ignoble, plus cynique peut-être. On dirait vraiment qu'une malédiction pèse sur ma vie. Et, cependant, c'est la fille d'Esther... c'est tout ce qui reste d'elle... et la pensée que je vais la voir, lui parler, après les jours d'exil... cette

pensée me trouble jusqu'au fond de l'âme. Malgré tout, le moment est venu de remplir mon devoir... N'oubliez pas nos conventions, Vernier!

VERNIER.

Ne craignez rien.

ANDRÉ.

Rien ne doit trahir mes intentions véritables. Je ne dois être pour elle, jusqu'à nouvel ordre, qu'un passant quelconque, immensément riche, sincèrement épris, rien de plus. Je veux la connaître et la voir, l'étudier dans la vérité de son caractère et de sa vie. Vous m'avez promis de me présenter aujourd'hui.

VERNIER.

C'est entendu. La petite sait que je dois lui présenter un millionnaire ; je vous assure pourtant que je n'ai jamais fait ce métier-là.

ANDRÉ.

Vous savez bien que je ne serai jamais l'amant de cette fille.

VERNIER.

Eh! eh! il ne faut jurer de rien, mon

cher prince; on la dit séduisante au possible.

ANDRÉ.

Je vous répète que je ne serai jamais son amant.

VERNIER.

C'est bon, ne vous fâchez pas... Quel caractère! Vous savez que j'ai dû inviter quelques imbéciles et quelques grues de ses amies; elle n'aurait pas accepté autrement.

ANDRÉ.

Et, dites-moi... je sais tout ce que cette question a de grotesque et de sentimental; mais vous devez comprendre que je ne puisse pas renoncer à la chimère qui m'a fait vivre pendant tant d'années; n'est-ce vraiment qu'une fille, n'avez-vous rien retrouvé en elle du charme incomparable, de la grâce mystérieuse de sa mère?

VERNIER.

Eh bien, si! Malgré le cachet de banalité navrante que donne le métier, — ces belles dames se ressemblent toutes, — ce n'est pas une nature vulgaire, j'en suis sûr... N'oubliez pas, d'ailleurs, que ses excentricités, ses caprices,

le grain de folie qu'elle apporte dans sa vie de courtisane, ont contribué énormément à son succès si rapide. Par ce temps de platitude et de mercantilisme, une femme comme celle-là, séduisante, sincère, capable d'une toquade désintéressée, d'un certain mépris de l'argent, d'une certaine poésie dans le vice; mais c'est l'oiseau bleu, couleur qui n'a jamais été celle des grues. Et c'est pour cela, peut-être, que Paris raffole de cette petite femme emportée, dont les faveurs ne sont pas toujours à vendre. Il y a en elle une amertume, une tristesse qu'elle ne peut dissimuler, une force de volonté que les sots qui l'entourent ne soupçonnent pas. Le jour où elle aimera pour la première fois, je la crois capable de tout sacrifice à son amour : son ambition, son bien-être et sa vie au besoin.

ANDRÉ.

Oui, la morte était ainsi, je m'en souviens.

VERNIER.

Que ceci ne vous décourage point; d'ailleurs n'exagérons rien. Vous êtes un Nabab, un personnage fantastique, vous êtes sûr de lui plaire.

ANDRÉ.

Avec qui vit-elle pour l'instant?

VERNIER.

Avec Emile Lousteau, un journaliste.

ANDRÉ.

Lousteau, le chroniqueur?

VERNIER.

Lui-même... Vous le connaissez?

ANDRÉ.

Je l'ai connu autrefois. C'était déjà de mon temps une célébrité du boulevard... cette célébrité dure encore?

VERNIER.

Plus que jamais... les gloires éphémères se conservent longtemps, à Paris surtout.

ANDRÉ.

Je le sais ... C'est égal, voilà un obstacle sérieux.

Ils sortent en causant, pendant que la foule envahit la terrasse du casino.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA FOULE.

PREMIER JOUEUR.

Il n'y a pas moyen de ponter contre cet homme-là.

DEUXIÈME JOUEUR.

On a beau dire qu'il est riche à millions, je suis sûr qu'il nous flanque des pontées.

PREMIER JOUEUR.

Je ne crois pas. Il était saoûl comme un Polonais.

DEUXIÈME JOUEUR.

Sale tripot! Dire que j'y perds trois cents louis depuis trois jours...

PREMIER GOMMEUX.

Deux cent cinquante louis en une heure, mon cher, deux cent cinquante!

DEUXIÈME GOMMEUX.

Sapristi! A qui les avais-tu empruntés?

PREMIER GOMMEUX.

Mais à personne. J'ai reçu de l'argent de mon notaire.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Je le connais, ton notaire. Ce qui est certain, c'est que ce sale Anglais nous a tous ratissés. Vous avez beau dire, ce n'est pas naturel; trop d'abattage, ce Pendennis.

PREMIER GOMMEUX.

Ma foi, depuis qu'on a pincé Septmonts au Copurchic, tout est possible. C'est égal, ce serait raide, un monsieur qui a cinquante millions de fortune, tricher dans les casinos.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Raison de plus, mon cher, au dessus du soupçon.

PREMIER GOMMEUX.

Et puis, il est toujours saoûl, les associés ne travailleraient pas dans ces conditions.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Ça, c'est une raison; sapristi! ça me gêne, ces trois cents louis de perte... si jamais je refiche les pieds dans ce sale tripot!

PREMIÈRE COCOTTE.

Vous savez qu'il passe toujours.

DEUXIÈME COCOTTE.

C'est effrayant, je perds cinquante louis.

PREMIÈRE COCOTTE.

Et la saison est exécrable, quatre femmes pour un homme.

DEUXIÈME COCOTTE.

Je n'ai plus le sou, il faudra télégraphier à Gaston.

PREMIÈRE COCOTTE.

Heureusement que Vernier m'a invitée à dîner ce soir.

PREMIER GOMMEUX.

Tiens, nous aussi.

PREMIÈRE COCOTTE.

As-tu de quoi payer l'hôtel?

DEUXIÈME COCOTTE.

Mais non, à moins que Raoul ne me fasse la cour.

PREMIER GOMMEUX.

Oh! non, ma petite, pas en ce moment.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Furieux, nous aussi; complétement décavés.

PREMIÈRE COCOTTE.

Ah! ces jeunes gens. Payez-nous au moins quelque chose?

PREMIER GOMMEUX.

Ça, avec plaisir, qu'est-ce que tu veux?

PREMIÈRE COCOTTE.

Un cassis!

PREMIER GOMMEUX.

Garçon! un cassis pour madame!

DEUXIÈME GOMMEUX.

Et pour toi?

DEUXIÈME COCOTTE.

Un shery-brandy. Ce qui me console, c'est que toutes ces drôlesses, d'honnêtes femmes ont perdu, elles aussi.

PREMIÈRE COCOTTE.

Il n'y a pas à dire, ma chère, nous sommes bien plus chics que toutes ces femmes-là.

DES VOIX, dans la foule.

Le voilà! le voilà!

PREMIÈRE COCOTTE.

Qui ça?

DEUXIÈME GOMMEUX.

Lord Pendennis!

DEUXIÈME COCOTTE.

Regarde-moi cette liasse de billets de banque!

PREMIÈRE COCOTTE.

Dis donc, si l'on pouvait lever ce type-là... ce serait une affaire.

DEUXIÈME COCOTTE.

Je te crois.

DEUXIÈME JOUEUR.

Voulez-vous une place, mylord?

PREMIER JOUEUR.

Etes-vous content de votre journée, mylord?

PREMIÈRE COCOTTE.

Combien gagnez-vous, mylord?

PENDENNIS, d'une voix abrutie.

Garçon... donnez-moi du feu.

RODOLPHE.

Mesdames, messieurs, je vous en prie, mylord est souffrant, l'émotion du jeu...

PREMIÈRE COCOTTE.

Laissons-le, ma chère, rien à faire avec cet abruti.

DEUXIÈME JOUEUR.

Et dire qu'il gagne toujours ! Quelle brute !

RODOLPHE.

Une belle journée, mylord... Ça doit vous faire dans les soixante mille... Je vais compter les jetons.

PREMIÈRE COCOTTE.

Voulez-vous un éventail, mylord ?

RODOLPHE.

Mais laissez donc mylord tranquille.

PREMIER CROUPIER.

Monsieur Rodolphe ! monsieur Rodolphe.

RODOLPHE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

PREMIER CROUPIER.

Je ne sais pas ce qu'ils ont aujourd'hui,

c'est épouvantable ? tout le monde s'attrape : le banquier, le croupier et les pontes.

RODOLPHE.

Ah ! que le diable les emporte ! Des banques à cinq louis... Enfin j'y vais... Mylord, je suis à vous dans un instant... C'est Charles qui croupait, j'en suis sûr.

LE CROUPIER.

Oui, monsieur.

RODOLPHE.

Ce garçon-là nous le fait à la dignité ! Quel malheur !

PREMIER GOMMEUX.

Eh ! eh ! mon cher, la dignité est une vertu.

RODOLPHE.

Nous n'admettons ici que les vertus professionnelles.

LOUSTEAU, revenant au premier plan avec Olympe.

Quel monde ! quel langage ! et dire qu'il y a des gens propres qui s'y plaisent !

OLYMPE.

Vous le premier, mon cher.

LOUSTEAU.

C'est une infamie ! un vol organisé ! on ne passe pas dix-sept fois de suite sur les deux tableaux.

OLYMPE.

Pas si haut, mon ami, lord Pendennis est là.

LOUSTEAU.

Je m'en fiche pas mal ; j'ai toujours détesté les Anglais... mes opinions politiques sont connues. (Pendennis se lève et disparaît.) Vous voyez, je l'ai fait déguerpir.

OLYMPE.

Pour une fois, Lousteau a raison. Ils nous embêtent à la fin, avec leurs Anglais.

LOUSTEAU.

Ah ! nos contemporains sont gentils ! Blague à part, ces villes d'eaux stupides apparaissent vraiment, avec leur promiscuité, comme le symbole de notre société moderne. N'avons-nous pas remplacé les traditions d'autrefois par le culte exclusif du plaisir et de la fortune... du plaisir, quel qu'il soit ; de la fortune, quelle qu'en soit l'origine !

PREMIER GOMMEUX.

Oh ! non, assez ! pas de conférences !

DEUXIÈME GOMMEUX.

A la porte !

PREMIÈRE COCOTTE.

Quel raseur !

OLYMPE.

Tais-toi, Desgenais, nous t'avons assez vu !

LOUSTEAU.

Quelle veste ! et, cependant, messieurs...

OLYMPE.

Voyez-vous, Lousteau ; c'était bon sous le second empire, ces tartines interminables ! nous n'avons plus le temps de bavarder. La mode, dans la vie comme dans le journalisme, est aux instantanés ; mieux que personne, vous devriez le savoir. Avec tout ça, j'ai une faim atroce. Où est notre aimable amphytrion,... encore un mot de votre époque, Lousteau.

LOUSTEAU.

Qu'avez-vous aujourd'hui, Olympe ? Pourquoi êtes-vous si méchante ?

OLYMPE.

J'ai faim, j'ai soif... il est sept heures et demie ! Ce fallacieux homme de loi a juré de nous faire mourir d'inanition !

VERNIER.

Rassurez-vous, chère belle ; vous avez remarqué cette table brillamment servie, sur la terrasse du Casino? C'est celle que j'ai retenue pour ce soir.

OLYMPE.

Comment, c'est pour nous, ce festin admirable ?

PREMIÈRE COCOTTE.

Oh ! ma chère ! Vernier s'est fendu de quinze louis !

PREMIER GOMMEUX.

Pas possible, il est malade.

LOUSTEAU.

Tu as donc fait un héritage pour donner des fêtes pareilles !

DEUXIÈME COCOTTE.

Il est amoureux de toi, Olympe.

OLYMPE.

Allons donc, je ne suis pas une femme dans ses prix ; pas vrai, mon vieux ?

VERNIER.

Dites donc, Olympe, vous n'êtes pas aimable.

OLYMPE.

D'ailleurs, ce n'est pas lui qui va payer l'addition, mais le nabab qu'il doit me présenter ce soir.

LOUSTEAU.

Qu'est-ce que c'est encore que cette fumisterie-là ?

PREMIÈRE COCOTTE.

Il y aura un nabab !

DEUXIÈME GOMMEUX.

Montrez-nous le nabab !

TOUS.

Le nabab ! le nabab !

LOUSTEAU.

Et vous croyez aux blagues de ce vieux farceur ! Il va vous présenter quelque notaire qui fait la fête en cachette.

VERNIER.

Un millionnaire authentique, mon cher.

LOUSTEAU.

Allons donc !

VERNIER.

Un monsieur qui possède une cinquantaine de millions, mérite-t-il ce titre glorieux, oui ou non ? Eh bien, la fortune de l'ami qui m'a supplié de le présenter à notre belle Olympe dépasse ce chiffre invraisemblable.

LOUSTEAU.

Comment, ma chère, vous connaissiez... ce détail, la surprise que nous ménageait cet excellent Vernier et vous avez accepté son invitation ?

OLYMPE.

Pourquoi aurais-je refusé ? Ne suis-je pas libre ?... Allez-vous en si vous voulez... moi, je reste.

LOUSTEAU.

Vous avez raison, je suis profondément ridicule... C'est égal, vous faites un joli métier, vous !

VERNIER.

Ne dites pas ça, Lousteau, ne me dites pas ça !

LOUSTEAU.

Et pourquoi pas ?

VERNIER.

Je me le dis moi-même depuis ce matin, inutile de me le répéter ; quand vous aurez refait connaissance avec le personnage en question, vous verrez bien que je lui rends un service absolument désintéressé.

LOUSTEAU.

Je connais votre nabab, moi ?

VERNIER.

Vous l'avez connu autrefois. C'est un de vos vieux amis... Mesdames, messieurs, je vais vous présenter un revenant.

PREMIÈRE COCOTTE.

Dites donc, Vernier, pas de bêtises, je n'aime pas ça.

VERNIER.

Ah ! cette bonne Delphine ! en voilà une qui

prend tout au sérieux... Un revenant, c'est-à-dire un monsieur qui revient de l'autre monde, dans la double acception du mot, dont la jeunesse commence à l'âge de quarante ans et qui est prêt à jeter sa gourme et ses millions à tous ceux qui voudront l'initier aux mystères peu compliqués de la haute vie parisienne... Mesdames, à bon entendeur, salut! Mais tenez, le voici. Messieurs, je vous présente le prince André de Mora.

OLYMPE.

Monsieur de Mora!

LOUSTEAU.

Ah! sapristi! elle est forte, celle là... pour une fois, Vernier s'est trompé. Il n'a pas menti... Mes chères petites, vous aurez la chance de dîner ce soir avec un millionnaire authentique... Mes compliments, mon cher prince, vous avez fait un joli chemin depuis notre dernière entrevue... vous en souvenez-vous?

ANDRÉ.

Mais comment donc, cher monsieur Lousteau.

LOUSTEAU.

Je vois avec plaisir que vous ne vous êtes pas contenté de gagner une immense fortune en Amérique, vous y avez acquis encore ces biens inestimables qui vous manquaient jadis : la gaieté, l'amour de la vie et du plaisir; je vous ai connu moins mondain, vous avez changé! Tant mieux! Soyez le bienvenu parmi ce monde de gens gais et insouciants que vous méprisiez autrefois.

ANDRÉ.

Que voulez-vous, tout le monde n'a pas, comme vous, le privilège de ne jamais vieillir, de conserver le même esprit, toujours jeune et mordant.

LOUSTEAU.

Pas mal répondu.

OLYMPE.

Le prince André! lui!

ANDRÉ.

Mademoiselle Rival?

OLYMPE.

Enchantée de faire votre connaissance, mon

cher prince, mais si vous vous mettez à bavarder avec Lousteau, nous n'en finirons pas... Or, je l'avoue, avec un sans-gêne digne d'une Américaine, j'ai une faim atroce... Et ce dîner?

PREMIÈRE COCOTTE.

C'est vrai... A table! à table!

VERNIER.

Vous l'avez reconnue, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Oui.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Quelle baraque que ce casino!

LOUSTEAU.

Que la fête commence! c'est votre affaire, Vernier, voyons, secouez un peu le patron de l'établissement.

VERNIER.

Vous avez raison, cela devient une fumisterie... Léopold! Léopold! voyons, vous vous fichez de nous... et ce dîner?

LÉOPOLD.

Je suis vraiment désolé, monsieur Vernier,

nous avons tant de monde ce soir; dans un petit quart d'heure...

OLYMPE.

Dans un petit quart d'heure ? mais il est fou!

DEUXIÈME COCOTTE.

Quelle gargote!

PREMIER GOMMEUX.

Conspuez Léopold!

LOUSTEAU.

Ah! le gaillard, ce qu'il s'en fiche!

PREMIÈRE COCOTTE.

Tiens, la musique qui commence.

ANDRÉ.

C'est le bal d'enfants de ce soir; vous voyez que je suis déjà au courant.

OLYMPE.

Mes amis, j'ai une idée, une idée lumineuse et qui fera enrager Rodolphe, Léopold et tous les gens du tripot. On nous refuse notre malheureuse pitance, je propose un petit bal dans la salle des fêtes.

VERNIER.

Vous n'y songez pas... devant tout ce monde!

LOUSTEAU.

Eh bien quoi? le monde nous regardera et au bout de cinq minutes les autres se mettront de la partie. Figurez-vous la tête de Rodolphe!

RODOLPHE.

Qu'est-ce que j'entends? danser sur la terrasse du cercle à l'heure du dîner. Quel scandale! C'est M. Lousteau qui a eu cette belle idée, j'en suis sûr! Les représentants de la presse se figurent que tout leur est permis. La presse est un fléau public!

LOUSTEAU.

Et vous, avec votre tripot, n'êtes-vous pas un fléau?

RODOLPHE.

Un tripot! le cercle de Bax-les-Bains, un tripot! Monsieur Lousteau, vous m'en rendrez raison!

LOUSTEAU.

A vous, espèce d'imbécile!

RODOLPHE.

Imbécile! moi, imbécile! Monsieur Lousteau, ça ne se passera pas ainsi! j'exige un procès-verbal!

LOUSTEAU.

Il y a une heure, je vous ai traité de canaille et vous n'avez rien dit!

RODOLPHE.

Il n'y avait personne! Ça ne comptait pas! Vous m'appelez imbécile devant tout le monde.

PREMIÈRE COCOTTE.

Oh! ils sont embêtants, avec leurs querelles!

VERNIER.

Mieux vaut céder à la force brutale.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Mais il est complètement fou, nous allions simplement dans la salle des fêtes!

PREMIÈRE COCOTTE.

Certainement. Allons-y, et toi, Olympe?

OLYMPE.

Tout à l'heure.

DEUXIÈME COCOTTE.

Tu nous feras appeler quand le dîner sera prêt, Olympe.

RODOLPHE.

Monsieur Lousteau, vous m'avez insulté, je vous somme de me suivre, vous donnerez des explications au comité du cercle, sinon je vous fais arrêter.

LOUSTEAU.

Ah! pas de ça, mon petit... C'est bon, je vous suis. Ce que je vais le secouer, votre comité... Je reviens, Olympe.

SCÈNE IX

ANDRÉ et OLYMPE.

ANDRÉ.

Je vois qu'on ne s'ennuie pas à Bax-les-Bains.

OLYMPE.

C'est l'existence des viveurs parisiens... vous

la retrouverez dans toutes les villes d'eaux à la mode.

ANDRÉ.

Existence un peu vide, gaieté un peu vulgaire.

OLYMPE.

Ah! comme je suis de votre avis!

ANDRÉ.

Vous n'avez pas d'illusions, je le vois.

OLYMPE.

Et vous?

ANDRÉ.

Moi non plus. Mais je ne fais que traverser ce monde absurde. Pourquoi ne pas agir de même, s'il vous ennuie, s'il vous écœure?

OLYMPE.

Pourquoi? Ah! pourquoi! Je vous croyais intelligent et vous me débitez les lieux communs dignes d'un collégien... parce qu'on n'échappe pas à sa destinée, mon cher monsieur, et que la mienne me condamnait à devenir ce que je suis aujourd'hui. Que voulez-vous? il faut bien vivre.

ANDRÉ.

Et vous croyez sincèrement à une sorte de prédestination?

OLYMPE.

Mais oui... chacun en ce monde doit remplir son métier.

ANDRÉ.

Savez-vous que votre attitude de révoltée, de courtisane romantique désabusée de la vie, peut paraître dénuée de toute sincérité?

OLYMPE.

Que m'importe? Je vous ai dit en passant la triste opinion que j'ai du monde et de la vie. Je ne sollicite ni votre pitié, ni votre admiration, croyez-le bien.

ANDRÉ.

Vous n'avez encore ni vécu, ni souffert. Le jour où vous connaîtrez le tourment d'une passion sincère, les joies inexprimables que donne la seule présence d'un être adoré et la douleur sans nom de le perdre, ce jour-là seulement, vous comprendrez la valeur et le sens de la vie.

OLYMPE.

Et cet amour sincère qui doit me réconcilier avec la vie, c'est le vôtre, n'est-ce pas? Allons, la déclaration est habile, mais pourquoi faire tant de façons avec des femmes telles que moi. On leur dit : vous me plaisez. Je vous désire pour maîtresse, cela suffit. Sachez-le bien, cependant, monsieur de Mora, quelle que soit votre fortune, cette fortune légendaire qui a dû vous habituer au succès de toutes vos entreprises, je ne serai jamais votre maîtresse; je ne suis qu'une fille et je n'essaie même pas d'idéaliser ma chute, avouez-le.

ANDRÉ.

Certes non, et vous ne savez pas combien votre langage me fait souffrir.

OLYMPE.

Et pourtant tous ceux à qui j'ai répondu, ne me parlez pas de votre amour, ceux-là peuvent vous dire que je n'ai cédé ni à leurs prières, ni à leurs promesses. Eh bien, je vous le répète, monsieur de Mora, vous êtes de ceu qui doi-

vent renoncer, une fois pour toutes, à l'idée de me séduire.

ANDRÉ, à part.

Que devine-t-elle? (Haut.) Pourquoi? Vous me voyez pour la première fois; vous ne pouvez pas haïr un inconnu qui ne mérite que votre indifférence.

OLYMPE.

Ne me demandez pas les raisons de cette antipathie, instinctive sans doute, inspirée par des souvenirs que vous ne pouvez connaître; votre personnalité n'y est pour rien. Bien peu de femmes sauront vous résister... Je suis peut-être la seule qui ne pourra jamais être à vous... jamais, vous m'entendez?... Oubliez-moi, il en est temps encore.

ANDRÉ.

Me permettez-vous de parler avec une franchise entière?

OLYMPE.

Parlez.

ANDRÉ.

Me jurez-vous, si je vous révèle, moi, le secret de ma vie, de ne point le trahir?

OLYMPE.

Je vous le jure.

ANDRÉ.

J'éprouve pour vous une affection pleine d'amertume, de sollicitude et d'angoisse, dont vous ne pouvez connaître, vous non plus, ni l'origine, ni la toute-puissance. Je serais si heureux de vous savoir réconciliée avec la vie, ou du moins, à l'abri des vulgaires épreuves matérielles... Cette joie immense, je vous supplie de me l'accorder... et, cependant, je ne veux pas devenir votre amant, je ne le serai jamais.

OLYMPE.

L'aveu est original, vous le faites avec ingénuité...

ANDRÉ.

Ne raillez pas. Je ne suis ni un débauché, ni un fou, mais je vous aime comme personne ne vous aimera jamais, d'un immense amour, purement immatériel et si profond que le ridicule apparent d'un tel aveu ne peut même pas l'atteindre.

OLYMPE.

Décidément, vous m'amusez de plus en plus.

ANDRÉ.

Par un de ces miracles qui déconcertent l'esprit humain, je retrouve en vous l'image vivante d'une femme qui a été l'unique amour de ma jeunesse. Quand je vous ai aperçue pour la première fois, il m'a semblé que la morte apparaissait devant moi dans son charme évanoui et sa grâce d'autrefois. Oui, c'est elle que je retrouve... Encore une fois, ce que j'adore en vous, c'est sa vivante image. Olympe Rival n'existe pas, je ne veux aimer et connaître que l'éternelle absente à qui vous ressemblez comme si vous étiez sa sœur ou sa fille.

OLYMPE.

Vous savez donc que je suis sa fille...

ANDRÉ.

N'essayez pas de donner un nom à un fantôme. Ce nom, vous l'ignorez, ma pauvre enfant, vous ne pouvez pas le connaître... D'ailleurs, que vous importe ?

OLYMPE.

En effet, que m'importe... (A part.) Il ne sait rien...

ANDRÉ.

Or, voici ce que je voulais vous proposer et ce que vous accepterez sans doute. Je ferai de vous la plus riche, la plus adulée, la plus enviée des femmes, votre existence apparaîtra aux yeux de tous et à vos propres yeux comme un rêve de prodigalité et de richesse et, en réalité, l'homme qui passera pour votre amant n'exige rien de vous, pas même le sacrifice de votre liberté, rien que le droit de veiller sur votre bien-être, l'espoir de vous voir renoncer un jour à une existence indigne de vous.

OLYMPE.

Décidément, mon cher, vous êtes fou !

ANDRÉ.

Je suis fou... c'est possible, mais ayez pitié de ceux dont le spectacle de la mort a troublé la raison... La mort! N'y avez-vous jamais songé? C'est là le grand mystère, et l'effroi qu'il inspire apparaît tôt ou tard dans chaque

vie humaine. Oubliez où nous sommes, oubliez tout ce que mes paroles ont de ridicule et de déplacé dans ce cadre banal de plaisir vulgaire... Mais vous souriez encore d'un sourire méchant et sceptique... Vous n'avez donc jamais aimé un être cher, disparu maintenant? ne songez-vous jamais aux éternels absents, et à un monde nouveau, où règne la justice?

OLYMPE.

Décidément, vous n'êtes pas d'une gaieté folle. En tous cas, vous n'êtes pas difficile non plus : je vois que vous vous contentez de peu.

ANDRÉ.

Grâce à vous, le plus irréalisable des rêves humains deviendra pour moi une réalité. Je pourrai croire que ma vie recommence, que ceux que j'ai aimés et perdus vivent encore; la notion du temps disparaîtra, le présent deviendra le passé.

OLYMPE.

Ecoutez, cher monsieur. Ou bien tout cela

n'est qu'une plaisanterie, et je la trouve d'un goût déplorable, ou bien vous êtes un malheureux que le chagrin affole. En aucun cas, je ne veux pas prendre part à cette comédie. J'ai connu, moi aussi, la douleur des séparations éternelles. Vous le disiez vous-même, le mystère de la mort est sacré : ne jouons pas avec de tels souvenirs ; n'y cherchons point surtout une source de sensations nouvelles et de dilettantisme.... Qu'une autre femme usurpe auprès de vous la place de la morte... je refuse.

ANDRÉ.

Je vous jure qu'il n'y a pas une pensée impure, pas ombre de dépravation ou de dilettantisme dans mon humble prière; ce qui l'inspire, au contraire, c'est le désir le plus ardent de rédemption et de salut.

OLYMPE.

Et vous n'exigeriez jamais rien de moi, ni reconnaissance, ni affection ; vous renonceriez, une fois pour toutes, à vos droits d'amant... tout cela n'est pas une comédie?

ANDRÉ.

Je vous le jure.

OLYMPE.

Eh bien, nous verrons.

Rideau.

ACTE SIXIÈME

L'aveu.

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

VERNIER et OLYMPE.

VERNIER.

Eh bien, chère amie, vous voyez que je suis exact, qu'avez-vous à me dire? C'est ici le nid des amoureux... Savez-vous que c'est très gentil, tout Paris ne parle que de votre luxe, de vos toilettes... Ah! vous êtes en train de faire un joli rêve!

OLYMPE.

Ecoutez-moi, Vernier... C'est vous qui m'avez

présenté le prince Mora; vous semblez connaître depuis longtemps ce personnage mystérieux et incompréhensible... Eh bien, je puis vous dire ce que je n'oserais pas avouer à personne : notre liaison ne peut plus durer.

VERNIER.

Comment? mais, vous êtes folle! De quoi vous plaignez-vous?

OLYMPE.

Je me plains d'être profondément méprisée par l'homme dont le monde admire la prodigalité et l'amour apparent. Je ne suis pas pour lui un être vivant qui a une âme, un cœur et une volonté, qui aime, qui souffre, qui existe enfin, — mais une esclave soumise dont les traits lui rappellent je ne sais quels souvenirs. Savez-vous comment se passent nos rendez-vous dans cet hôtel qu'il a fait meubler avec un soin minutieux et qui doit être l'exacte copie du cadre où a vécu la femme qu'il a aimée? Pendant des heures entières il me regarde en silence; il me semble parfois qu'il va, enfin, me crier le secret de sa vie, l'aveu qui lui brûle les lèvres, mais

non, rien! jamais rien! Pas une parole d'amour, d'affection, de tendresse, pas même une tentative pour gagner ma confiance et mon amitié, si ce n'est mon amour. Depuis six mois que dure notre liaison, la politesse la plus glaciale et la plus méprisante.

VERNIER.

Et vous vous plaignez? Un homme immensément riche qui vous assure l'existence la plus large et la plus luxueuse et qui vous laisse une liberté entière,... mais encore une fois : c'est le rêve, l'idéal de toutes les femmes.

OLYMPE.

Dites de toutes les femmes que vous connaissez, Vernier.

VERNIER.

Toujours méchante... mais, sérieusement, qu'avez-vous à reprocher au prince André? Il me semble qu'il a tenu tous ses engagements?

OLYMPE.

Eh! je ne lui reproche rien! Je sens seulement qu'il y a quelque chose de malsain et d'impie dans cette comédie où ma personnalité

disparaît pour faire place à celle d'un fantôme... A-t-on le droit de voler aux pauvres morts leur image et leur place en ce monde? A-t-on le droit de rappeler à la vie, fût-ce à une vie factice, ceux qui reposent dans la paix éternelle? Et il me semble que nous rendrons compte à Dieu de cette comédie sacrilège; je ne veux plus, je ne dois plus y prendre part... je sens que je deviendrais folle.

VERNIER.

Voyons, voyons, chère enfant, calmez-vous... Je comprends que l'indifférence du prince vous soit désagréable. Certainement votre liaison ne doit pas être d'une gaieté folle, mais enfin, vous avez des compensations suffisantes...

OLYMPE.

Il ne s'agit ni de mon orgueil, ni de mon amour-propre; vous ne me comprenez pas.

VERNIER.

Dites-vous, une bonne fois : j'ai affaire à un original; faites le sacrifice de votre coquetterie féminine!

OLYMPE.

Non, tenez, brisons là, Vernier. Je regrette de vous avoir parlé en toute franchise et, cependant, à qui pouvais-je m'adresser, si ce n'est à vous, car j'ai encore une prière, Vernier... et je vous en supplie, si vous voulez vraiment que nous devenions amis, dites-moi la vérité, apprenez-moi son nom...

VERNIER.

Son nom?

OLYMPE.

Le nom de la morte qu'il a aimée; ce nom que j'ai peur de deviner, car il y a des choses que vous ignorez, Vernier... Cet homme a déjà exercé sur ma vie une influence néfaste. La vérité que j'entrevois, que je ne veux pas admettre, est tellement effroyable qu'en me la révélant vous pouvez m'épargner un remords éternel.

VERNIER.

Pauvre petite! Je ne peux pourtant pas lui dire... Je vous jure que j'ignore le nom de la femme dont la rivalité posthume vous irrite à

ce point. Le prince ne m'a jamais fait de confidences, mais ce dont je suis sûr, c'est que vous jouez là un jeu dangereux... car, prenez garde, vous voilà prise au piège...

OLYMPE.

Moi ?

VERNIER.

Oui, vous, qui professiez, jadis, un si profond mépris pour les peines sentimentales. Ah! ma pauvre enfant! si vous saviez comme je lis clairement dans votre cœur!

OLYMPE.

Que dites-vous? que voulez-vous dire?

VERNIER.

Je dis que vous voilà éprise d'un homme qui ne vous aime pas et que c'est là la raison de vos scrupules, de votre tristesse, de ce trouble profond dont vous vous plaignez.

OLYMPE.

Amoureuse! moi, amoureuse du prince André! Tenez, c'est vous qui perdez la raison, Vernier. Et, cependant, qui sait? Est-ce de

l'amour ou de la haine que m'inspire cet homme; est-ce une sensation de peine ou de joie qu'éveille sa présence? Je ne sais plus. Mais le temps est venu de savoir la vérité; je dois lui appartenir tout entière et pour toute la vie, ou ne plus le revoir. Oui, un amour plus fort que tout, plus fort que la mort elle-même, ou une haine mortelle... ce sera l'un ou l'autre, mais cette incertitude ne peut plus durer...

SCÈNE II

LES MÊMES et ANDRÉ.

ANDRÉ.

Comment, c'est vous, mon cher Vernier? Décidément, voilà une sollicitude qui frise l'indiscrétion.

VERNIER.

Mon cher prince...

OLYMPE.

Ne vous fâchez pas contre cet excellent mon-

sieur Vernier, il n'est venu ici que sur mon invitation expresse.

ANDRÉ.

Vraiment?

OLYMPE.

Ne cherchez pas à éluder une explication inévitable. M. Vernier vous dira le but de sa visite et de quelle mission je l'ai chargé.

Elle sort.

SCÈNE III

ANDRÉ et VERNIER.

VERNIER.

Je n'y comprends rien... Votre charmante amie me faisait tout à l'heure des confidences singulières... Il me semble que l'on ne peut être plus respectueux et moins exigeant.

ANDRÉ.

Vous croyiez que j'allais vraiment en faire ma maîtresse ?

VERNIER.

Dame! ça en avait un peu l'air.

ANDRÉ.

Ah! éternelle lâcheté humaine! Le moment est venu de remplir mon devoir; chaque jour, chaque heure de retard est un crime de plus, et je n'ose pas; les paroles d'aveu se glacent sur mes lèvres; je me dis chaque jour : ce sera pour demain, et le lendemain me trouve aussi lâche et plus irrésolu que la veille.

VERNIER.

Quel aveu?... il est à moitié fou! Voyons, mon cher prince, la situation n'a rien de tragique... Je comprends que la vue de cette charmante femme éveille en vous les souvenirs les plus douloureux, mais êtes-vous responsable d'un crime que vous n'avez point commis?... Votre nom est celui du meurtrier d'Esther Vandergold, est-ce une raison, même si Olympe se souvient du passé, pour qu'elle vous haïsse,... est-ce une raison, surtout, pour ne pas l'aimer?

ANDRÉ.

Oui, mon nom est celui du misérable qui l'a

rendue orpheline... c'est là l'effroyable mystère que vous ne comprenez pas.

VERNIER.

Et je vous dis, moi, que votre indifférence apparente est le seul obstacle qui vous sépare, car elle vous aime, et vous-même...

ANDRÉ.

Je ne peux pas, je ne dois pas l'aimer... Ah! revivre le passé dans un nouvel amour qui serait encore l'amour du temps jadis, retrouver la jeunesse avec son pardon!... Oui, ce serait l'idéal et ceux qui recommencent la vie, après avoir désespéré, en jouissent, sans doute, avec une intensité que nous ne soupçonnons pas; les morts qu'ils ont aimés les protègent... loin de troubler l'avenir, l'image du passé lui prête une volupté nouvelle; mais pour moi, sachez-le bien, ce rêve est irréalisable; entre moi et le monde des vivants, le souvenir des morts qui ne sont pas vengés se dressera toujours... Elle m'aime, dites-vous, allons donc! c'est l'esprit de la morte qui revit en elle et réclame vengeance... Demandez-lui si le sentiment qu'elle éprouve pour moi est de l'amour ou de la haine, elle ne saura que répondre, et moi-même, quand tout mon être tressaille de bonheur et d'angoisse au charme de sa voix, je ne sais plus si c'est la vivante ou la morte que j'aime...

VERNIER.

Calmez-vous, je vous en supplie.

ANDRÉ.

Hélas!... la voir, lui parler... cette existence absurde était encore un bonheur trop grand et trop immérité, il ne pouvait durer. L'explication que je désire et redoute à la fois, peut avoir lieu aujourd'hui ou demain, peu importe, le drame de ma vie touche à son dénouement. Nous nous battons aujourd'hui avec Lousteau. Les conditions du combat sont réglées ?

VERNIER.

Nous nous sommes entendus avec ses témoins. On ne parle que de cette histoire dans Paris; il n'y a pas eu moyen...

ANDRÉ.

Ce pauvre diable, affolé par la jalousie, m'a in-

sulté publiquement, un duel est inévitable, et ce duel me sera fatal, j'en ai le pressentiment... Je rencontre à chaque pas des présages funestes, des menaces de mort.

VERNIER.

Ah bah! Tout le monde éprouve ça avant de se battre en duel...

ANDRÉ.

Croyez-vous que j'aie peur de la mort? elle est le repos, la délivrance, la rencontre, peut-être, de ceux qui sont morts avant nous. Ce sont eux qui m'appellent, et je ne crains qu'une chose : mourir avant l'aveu suprême, avec un tel remords.

SCÈNE IV

LES MÊMES, OLYMPE.

OLYMPE.

Ce remords vous sera épargné, je sais la vérité.

ANDRÉ.

La vérité?

OLYMPE.

Oui, la vérité que vous avez eu l'infamie de me cacher si longtemps... Tenez, lisez cette lettre...

ANDRÉ.

Quelle lettre?

OLYMPE.

Lisez.

ANDRÉ, lisant d'abord la signature, puis la lettre.

« Lousteau... Je me bats avec le prince de Mora. Les résultats d'un duel sont toujours incertains; s'il me tue, le mot de l'énigme qui nous intéresse, tous les deux, périrait avec moi. Je vous ai trop aimée pour m'y résigner. Savez-vous la raison véritable de l'étrange conduite du prince André, de cette liaison platonique qui vous couvre de ridicule aux yeux de tous? Cette explication ne peut être connue que de ceux qui, comme moi, sont parvenus à deviner le mystère de votre naissance. Eh bien, permet-

tez-moi de vous rappeler qu'à l'époque du procès du prince Philippe de Mora, meurtrier présumé d'Esther Vandergold, le prince André vint se livrer lui-même à la justice, en avouant le crime dont on accusait son père... » Ah ! le misérable ! le misérable qui dénonce son ennemi ! le lâche à qui ma mort ne suffit pas !

OLYMPE.

Répondez-moi, est-ce vrai ?

ANDRÉ.

Cet aveu, je l'aurais fait moi-même ; vous auriez tout connu : mon repentir et mon expiation... peut-être, alors, m'auriez-vous pardonné.

OLYMPE.

Répondez-moi, est-ce vrai ?

ANDRÉ.

Ah ! le misérable !.. Oui, sa vengeance est habile ! mais je le tuerai... s'il y a une justice, je le tuerai aussi.

OLYMPE.

Ah ! vous avouez, vous avouez enfin !.. Ne dites pas non ! Cet aveu me suffit !

ANDRÉ.

Eh bien, soit ! L'aveu que la mort aurait pu m'épargner, je dois le faire moi-même... Voici l'expiation que j'attends depuis l'instant du crime... voici le châtiment !

OLYMPE.

Ah, vous me faites horreur !

ANDRÉ.

Quand votre mère déjà agonisante implorait grâce, je n'ai pas eu de pitié. Soyez donc impitoyable, je l'ai été moi-même.

OLYMPE.

Eloignez-vous ; épargnez-moi l'horreur de votre présence.

ANDRÉ.

Permettez-moi de vous dire tout ce qui, plus tard, plaidera ma défense, j'ai encore tant de choses à vous apprendre, tant de choses essentielles que personne ne pourra vous révéler. Ecoutez-moi de grâce ! Oui, je suis le plus lâche, le plus infâme des meurtriers ; vous avez le droit, presque le devoir de me repousser avec

horreur, et, cependant, si vous saviez tout ce que j'ai souffert, et la détresse de mon cœur misérable, en ce dernier instant, vous-même, vous me pardonneriez.

OLYMPE.

Jamais ! entendez-vous, jamais ! Espérez-vous m'apitoyer sur votre sort ?

ANDRÉ.

Hélas !... quand mon père me disait : l'enfant te pardonnera un jour, je savais bien que ce n'était pas possible. La cause que je croyais défendre était juste et loyale, mais rien ne justifie le crime de Caïn et pour moi, comme pour le premier des meurtriers, il n'y a pas de pardon, car nous agonisons avec nos victimes — et cependant, l'âme de votre mère dont je sens près de moi la présence invisible m'a déjà pardonné, j'en suis sûr. Mais vous voudriez m'absoudre que vous ne le pourriez pas, car cette femme que j'ai tuée, cette femme qui était votre mère, Olympe, cette femme a été l'unique amour de ma vie... je l'adorais au moment du crime abominable et je l'adore encore.

OLYMPE.

Vous vivez cependant et votre victime est morte.

ANDRÉ.

Je vis, hélas ! oui ; voilà le reproche que dans une heure, sans doute, je ne mériterai plus. Ah ! pauvre enfant ! vous me reprochez de vivre ! C'est pour vous, cependant, que j'endurais ce supplice !

OLYMPE.

Pour moi ? Ne mentez plus, à quoi bon ?

ANDRÉ.

Oui, pour vous, et vous savez bien que je ne mens pas. J'ai voulu être riche pour vous rendre la fortune que votre mère, grâce à moi, n'avait pu vous laisser. Et j'y suis parvenu, trop tard, hélas ! puisque je vous ai retrouvée dans un milieu infâme et indigne de vous... N'importe ! j'espérais vous en arracher un jour, en gagnant peu à peu votre confiance et votre affection... C'est pour cela aussi que je n'ai pas osé vous dire la vérité... vous m'auriez repoussé

et dès le premier jour, avec cette haine et cette horreur que je lis sur votre visage, que je devine dans votre voix...

OLYMPE.

Je n'accepte rien de vous : ni le don de votre fortune, ni votre protection... Laissez-moi, éloignez-vous, c'est tout ce que j'exige...

ANDRÉ.

Ne craignez rien, vous ne me verrez plus, car j'ai le droit de mourir... Oui, j'ai trop souffert et je ne vous crains plus. Adieu, vous êtes libre de me maudire ou de me pardonner ; bientôt la morte elle-même me dira son verdict.

OLYMPE.

Je n'exige pas votre mort ; vous ne me comprenez pas.

ANDRÉ.

Je vous comprends. Ne vous reprochez rien.

OLYMPE.

Et vous ne vous défendrez pas? Vous vous

laisserez tuer? Mais c'est une lâcheté et un crime ! un suicide inutile !

ANDRÉ.

Ne me retenez pas. Je ne pouvais plus vivre.

Rideau.

SEPTIÈME TABLEAU

Le Pardon.

Une clairière dans un bois, aux environs de Paris.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉ, VERNIER, LOUSTEAU, DE GRANDCHAMPS.

ANDRÉ.

Je regrette de vous avoir fait attendre... Messieurs, quand vous voudrez.

VERNIER.

Messieurs, permettez-moi de vous proposer encore une fois un accommodement qui serait conforme à la raison comme à l'honneur. Une querelle aussi futile que celle dont nous avons

été témoins, ne saurait justifier l'effusion du sang.

LOUSTEAU.

Vous faites votre devoir, monsieur... mais une réconciliation sur le terrain ne saurait convenir ni à monsieur de Mora, ni à moi.

ANDRÉ.

En effet; depuis hier, des faits nouveaux se sont passés et d'une telle gravité que si M. Lousteau me faisait des excuses une rencontre serait encore inévitable... S'il refuse de se battre, je le souffletterai publiquement.

LOUSTEAU.

Voilà à quoi aboutit votre tentative, monsieur.

DE GRANDCHAMPS.

Il ne me reste qu'à vous rappeler les conditions du combat... Vous vous placez à vingt pas; au signal donné, vous marcherez l'un sur l'autre; vous ferez feu à volonté.

ANDRÉ.

C'est bien.

LOUSTEAU.

C'est bien.

DE GRANDCHAMPS.

Voici les armes, messieurs; si vous voulez vous placer... Allez, messieurs.

Préparatifs du duel; Lousteau parait à droite, marchant sur André; celui-ci s'avance, le pistolet relevé, arrive à la limite, Lousteau tire, André tombe.

SCÈNE II

LES MÊMES, OLYMPE.

OLYMPE.

André ! André ! Ah, les misérables ! ils l'ont tué !

VERNIER.

Vous, madame !

OLYMPE.

Du secours ! un médecin ! Dites-moi qu'il vit encore ! Je ne veux pas qu'il meure !

LE MÉDECIN.

Madame, il est perdu !

OLYMPE.

Je ne vous ai pas dit de mourir... Par ma

voix, la morte vous pardonne... Vivez, André... Je vous aime, je vous pardonne... M'entends-tu ? me comprends-tu ? Il faut vivre, car ta mort me tuera, car ton crime est expié !

ANDRÉ.

Merci, Esther !

Il retombe, mort.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — PICHAT ET PEPIN.

LIBRAIRIE PAUL OLLENDO[RFF]

28 *bis*, rue de Richelieu, PARIS.

THÉATRE DE CAMPAGNE, recueil de comédies de salon (8 séries ont paru). Chaque série formant 1 vol. grand in-18, est vendue séparément. — Prix . . . . 3 fr. 50

AILLEURS, revue symbolique du *Chat Noir*, par Maurice DONNAY. in-18. Prix. . . . . 2 fr. »

LA PEUR DE L'ÊTRE, comédie en trois actes, par EMILE MOREAU et PIERRE VALDAGNE (*Menus-Plaisirs*) in-18. Prix . . . . 2 fr. »

LA MARIÉE RÉCALCITRANTE, comédie, bouffe en trois actes, par LÉON GANDILLOT (*Déjazet*), in-18 . . . . . . 2 fr. »

MUSOTTE, pièce en trois actes, par GUY DE MAUPASSANT et JACQUES NORMAND (*Gymnase*), in-18. . . . . . . 3 fr. 50

« ALLO ! ALLO ! » comédie en un acte, par PIERRE VALDAGNE (*Vaudeville*), in-18. — Prix. . . . . 1 fr. 50

LA MAISON DES DEUX BARBEAUX, comédie en trois actes, par A. THEURIET et H. LYON (*Odéon*), in-18. 2 fr. »

LE MARIAGE DE BARILLON, vaudeville en trois actes, par G. FEYDEAU et M. DESVALLIÈRES (*Renaissance*).

HYPNOTISÉE ! comédie en un acte, par E. GRENET-DANCOURT, in-18 . 1 fr. 50

DANS UNE LOGE, comédie en un acte, par LUDOVIC DENIS DE LAGARDE (*Déjazet*), in-18. . . . . 1 fr. 50

ENTRE AMIS, comédie en un acte, par LUDOVIC DENIS DE LAGARDE (*Gymnase*), in-18. . . . . 1 fr. 50

LES FEMMES COLLANTES, comédie bouffe en cinq actes, par LÉON GANDILLOT (*Déjazet*), in-18 . . . . . 2 fr. »

COQUIN DE PRINTEMPS, vaudeville en quatre actes, par AD. JAIME et G. DUVAL (*Folies-Dramatiques*) . . 2 fr. »

LE RUFFIAN, comédie en trois actes, en vers, par E. GUIARD et R. PALEFROI, in-18 . . . . 3 fr. 50

MATAPAN, comédie en 3 actes, en vers, par EMILE MOREAU, in-18. . 2 fr. »

LE BAIN DE LA MARIÉE, comédie bouffe en un acte, par G. ASTRUC et P. SOULAINE (*Palais-Royal*), in-18. . 1 fr. 50

LA POLONAISE, drame en un acte, par BIARD D'AUNET (*Cercle dramatique*), in-18. — Prix. . . . . . . 1 fr. 50

LA COMTESSE SARAH, pièce en cinq actes, par GEORGES OHNET (*Gymnase dramatique*), in-18. . . . . . . 2 fr. »

SERGE PANINE, pièce en cinq actes par GEORGES OHNET (*Gymnase*), in-18 — Prix. . . . . 2 fr. »

LE MAITRE DE FORGES, pièce en quatre actes et cinq tableaux, par GEORGES OHNET (*Gymnase*), in-18 . . . 2 fr. »

LA GRANDE MARNIÈRE, drame en huit tableaux, par GEORGES OHNET (*Porte-Saint-Martin*), in-18. . . . . 2 fr. »

SMILIS, drame en quatre actes, en prose, par JEAN AICARD (*Comédie-Française*), in-18 . . . . 2 fr. »

UN CRANE SOUS UNE TEMPÊTE, saynète, par ABRAHAM DREYFUS (*Gaîté*). in-18. . . . . 1 fr. »

L'ASSASSIN, comédie en un acte. par EDM. ABOUT (*Gymnase*), in-18. 1 fr. 50

UNE MATINÉE DE CONTRAT, comédie en un acte, par MAURICE DESVALLIÈRES (*Comédie-Française*) . . . . . 1 fr. »

L'ENLÈVEMENT DE SABINE, comédie bouffe en trois actes, par LÉON GANDILLOT (*Cluny*), in-18. . . . . 2 fr. »

UNE CONVERSION, comédie en un acte, par CH. DE COURCY (*Comédie-Française*), in-18. . . . . 1 fr. 50

TOUJOURS ! comédie en un acte, par CH. DE COURCY (*Comédie-Française*), in-18. . . . . 1 fr. 50

BONHEUR A QUATRE, comédie en trois actes, par LÉON GANDILLOT (*Vaudeville*). in-18. . . . . 3 fr. 50

LES CONVICTIONS DE PAPA, comédie en un acte, par E. GONDINET (*Palais-Royal* et *Gymnase*), in-18. . . 1 fr. 50

TROIS FEMMES POUR UN MARI, comédie bouffe en trois actes, par E. GRENET-DANCOURT (*Cluny*), in-18 . . . 2 fr. »

UN BON AMI, comédie en un acte, par ADOLPHE ADERER (*Vaudeville*), in-18. . . . . 1 fr. 50

L'AGNEAU SANS TACHE, comédie en un acte en prose, par ARMAND EPHRAIM et ADOLPHE ADERER (*Odéon*), in-18. 1 fr. 50

LA GIFLE, comédie en un acte, par ABRAHAM DREYFUS (*Palais-Royal*), in-18. . . . . 1 fr. 50

DE FIL EN AIGUILLE, pièce en 4 journées, par LÉON GANDILLOT (*Théâtre d'application*), un vol. in-18. . 3 fr. 50

THÉATRE COMPLET d'ERNEST LEGOUVÉ, de l'Académie française, 3 vol. parus gr. in-18, chaque vol . . . . 3 fr. 50.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 29394.